

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Andrée Ferretti, romancière
Page F 3



ESSAIS

Un infidèle devant Castro
Page F 6

LE DEVOIR

LIVRES



Le Goncourt, Brecht et l'Allemagne

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est l'Allemagne socialiste de l'après-guerre, avec sa grisaille, ses agents secrets et sa bureaucratie étouffante. Une ambiance où une maîtresse devient aisément espionne pour le compte du gouvernement.

C'est l'Allemagne dans laquelle Bertolt Brecht est revenu s'installer en 1948 avec sa femme, Hélène Weigel, pour fonder le Berliner Ensemble. Eisenhower, qu'Amette a rebaptisé pour l'occasion Audenower, sera bientôt le président des États-Unis.

Voici donc la trame historique sur laquelle est brodé le lauréat du prix Goncourt de cette année, *La Maîtresse de Brecht*, de Jacques-Pierre Amette, publié chez Albin Michel. Le reste du roman, Maria Heich, la maîtresse de Brecht, qui est aussi chargée de l'espionner, l'amour secret de Maria pour Hans Trow, l'agent de la Stasi, n'est sans doute que littérature...

Reste que le roman d'Amette, qui a déjà signé de nombreux livres et qui est critique littéraire à l'hebdomadaire *Le Point*, présente bien plus qu'une simple intrigue amoureuse. Mettant en scène un Brecht vieillissant, fraîchement revenu des États-Unis, au milieu d'une Allemagne reniant son tout récent passé nazi, il présente aussi la désillusion d'un homme qui avait été sympathisant communiste.

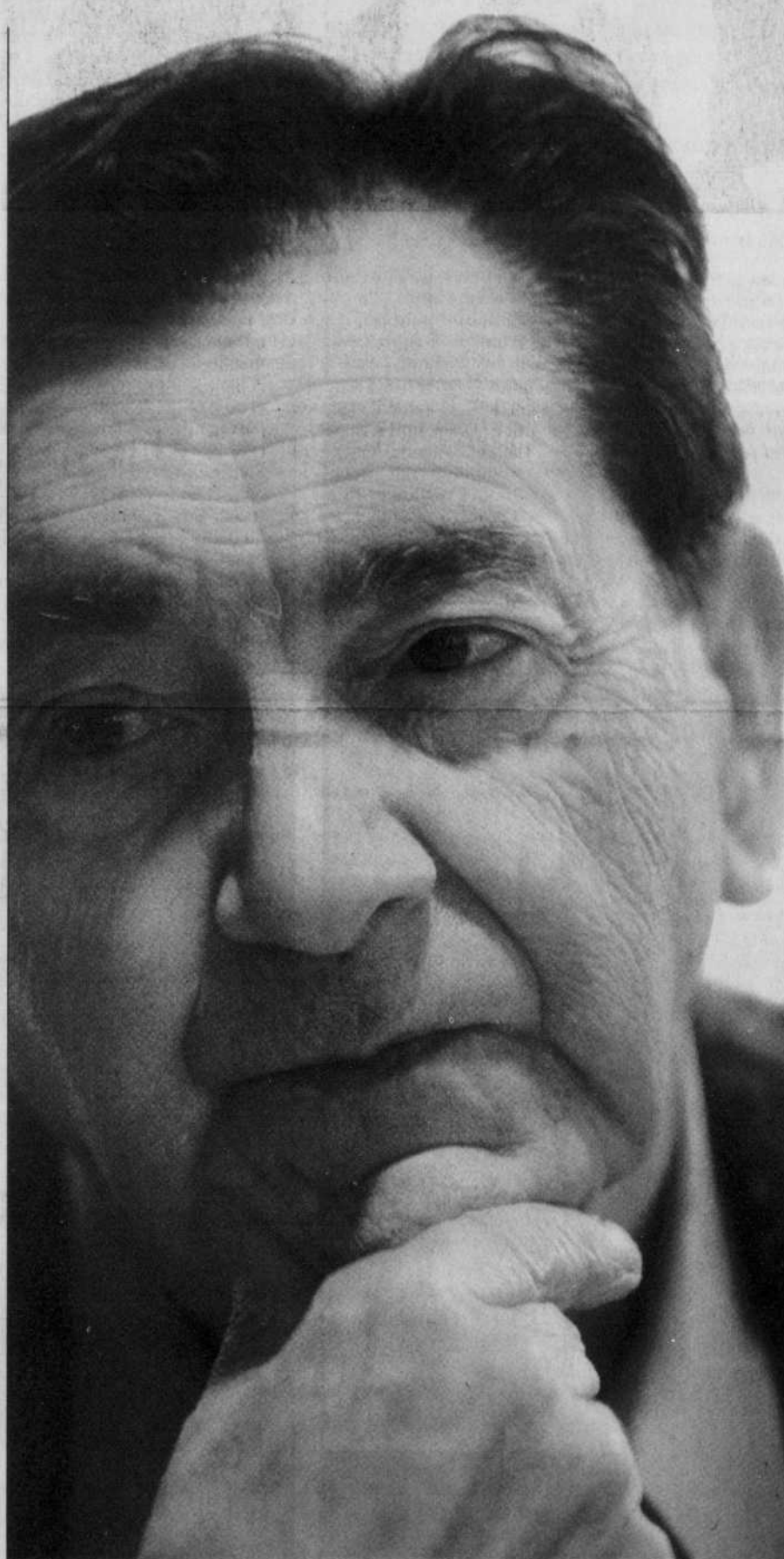
Sous ses yeux, le régime socialiste de l'époque finit par présenter les mêmes errances que le régime nazi qui l'avait précédé.

Ainsi, Amette présente-t-il une police est-allemande qui, chaque jour, «recevait des consignes et découvrait de nouveaux chefs d'accusation possibles: cosmopolitisme, sionisme, déviationnisme. Une note sur papier gris classée "ultrasecret" demandait à Hans Trow de surveiller Hélène Weigel à cause de ses origines juives», écrit-il.

Pourtant, dans cette Allemagne qui sera secouée par les manifestations contre les coupures de salaire imposées par le Politburo, Brecht réitère son «allégeance envers le parti communiste unifié d'Allemagne».

Mais il y a une lassitude certaine, jusque dans ce zèle envers le gouvernement socialiste est-allemand. Hans Trow lui-même, l'agent de la Stasi, anticipe les sombres fêtes, l'«orgie de slogans officiels» à laquelle il est convié. Alors que de nombreux anciens nazis se terrent ailleurs dans le monde, les Allemands de l'Est vivent dans l'ombre d'eux-mêmes.

VOIR PAGE F6: GONCOURT



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Lévesque a bâti toute sa carrière politique pour dire que nous sommes des gens normaux, matures, que nous allons vers la souveraineté. Laurin dit: "Non, nous ne sommes pas matures et normaux." Il faut la langue pour arriver à cette maturité, selon lui. C'est ça qui les opposait foncièrement.»

Camille Laurin ou le Québec sur le divan

TOMMY CHOUNARD
LE DEVOIR

Quelle coïncidence que la clé pour comprendre l'œuvre du psychiatre et psychanalyste Camille Laurin, mais aussi pour voir le politicien sous un autre jour, soit, justement, un peu de psychanalyse. Ce qui l'a mené à ériger le monument de sa vie, la Charte de la langue française, c'est en effet un traumatisme qui remonte à l'enfance.

Dans les années 1920, le petit Camille Laurin, né d'une famille modeste, voit la vie économique de son village natal, Charlemagne, tourner autour d'une scierie dont les employés vivaient à la merci de ses dirigeants anglophones. Avec l'adoption de la loi 101 en 1977, Camille Laurin a voulu réparer les injustices subies par les siens et redonner aux francophones le contrôle de leur économie.

L'histoire n'a rien d'une anecdote: elle révèle plutôt un nouveau Camille Laurin, constate Jean-Claude Picard, dans la biographie intitulée *L'Homme debout* et consacrée à «Tête dure», le surnom donné à Laurin.

Plus qu'une législation culturelle, la loi 101 revêt un caractère économique jusqu'ici insoupçonné, souligne le professeur de journalisme de l'Université Laval. Et, plus que le père de la loi 101, poursuit-il, Laurin est le précurseur du Québec inc., l'élément déclencheur de l'émergence de l'entrepreneuriat québécois dans les années 80. Avant même les efforts des Parizeau et Landry, les économistes de l'équipe péquiste.

«C'est un côté qui a été peu exploité au sujet de Camille Laurin. Ce que j'ai découvert, c'est que la loi 101 a une portée économique, qui visait la reconquête économique par les Québécois de leur pays. La philosophie du Québec inc. est contenue dans la Charte de la langue française. Cela en est même l'élément le plus important», lance M. Picard, qui a été courriériste parlementaire au *Soleil* (1970-1974) et au *Devoir* (1976-1982). Il avoue lui-même que les années passées à l'Assemblée au moment de l'adoption de la loi 101 ne lui avaient jamais permis de distinguer cette facette de l'œuvre de Camille Laurin. «J'ai fait une relecture de sa loi et de sa vie», souligne Jean-Luc Picard, en ajoutant que ce majeur de l'histoire du Québec l'a toujours fasciné.

Cinq années de recherche sur Camille Laurin auront permis à Jean-Claude Picard de conclure que ce psychiatre renommé a, ni plus ni moins, couché le Québec francophone sur le divan pour lui faire subir une thérapie-choc, la loi

101, qui lui a permis de s'extirper d'un profond complexe d'infériorité datant de la Conquête et de prendre les commandes de son économie, jusque-là dominée par les anglophones.

«Bien au-delà de l'intégration des immigrants à l'école en français ou de la question largement symbolique de l'affichage en français, il est avant tout préoccupé par la place des francophones dans le monde des affaires et de l'industrie. C'est là qu'il veut principalement agir», explique Jean-Claude Picard dans sa biographie.

À 76 ans, Camille Laurin expliquait que «le but ultime de la Charte de la langue française, c'était que de plus en plus de francophones prennent le pouvoir dans les entreprises, qu'ils en deviennent les cadres et les dirigeants et que l'économie québécoise soit enfin contrôlée par eux». L'«homme debout» de Jean-Claude Picard, c'est donc Camille Laurin lui-même, le politicien déterminé, mais aussi le Québécois à qui le père de la loi 101 a permis de se relever.

Bien que le débat linguistique n'ait ni commencé ni fini avec Camille Laurin, il reste qu'il est parvenu à assurer une meilleure protection à la

langue française. A un point tel que plusieurs en viennent à dire qu'il a contribué à faire disparaître les «raisins de la colère», à démontrer aux Québécois qu'il est possible de protéger le français sans pour autant réaliser l'indépendance. Cette thèse est on ne peut plus d'actualité. «L'insécurité linguistique n'habite plus le milieu du travail ou celui du commerce, et le sentiment d'infériorité est rentré dans les livres d'histoire», a affirmé Jean-Herman Guay, professeur de sciences politiques à l'Université de Sherbrooke, lors du conseil national du PQ, le 18 octobre dernier.

Jean-Claude Picard estime que Camille Laurin n'a jamais cru à la thèse selon laquelle la loi 101 a pu miner le discours souverainiste. «S'il avait pensé ça, il aurait choisi la politique du pire, laissé se détériorer la langue en se disant que les Québécois vont se réveiller un jour et accéder à la souveraineté, ce qu'il n'a jamais voulu faire. La langue était le premier électrochoc pour la souveraineté, un préalable, selon Laurin. Mais que cela ait pu contribuer à sécuriser les Québécois, c'est possible», affirme M. Picard.

Lévesque et la langue

René Lévesque ne croyait pas vraiment qu'une législation sur la langue était un préalable nécessaire à la souveraineté. Il ne s'attendait pas, par ailleurs,

VOIR PAGE F 2: LAURIN

Anne-Marie Villeneuve



Diane Dufresne



Sœur Nicole Fournier



Michaëlle Jean



Pauline Marois



Louise Portal

Paroles de femmes

Cinq femmes aussi remarquables que différentes confient leur vision de l'existence à Anne-Marie Villeneuve.

LIVRES

LAURIN

SUITE DE LA PAGE F 1

à ce que Laurin lui soumette une pièce aussi audacieuse que la loi 101 lorsqu'il l'a nommé en 1976 ministre du Développement culturel et responsable du dossier linguistique, afin de «corriger» les erreurs de la loi 22 des libéraux.

«Pour Lévesque, ça le gênait, les questions de la langue. Il était à l'aise dans les deux langues et venait de New Carlisle, mi-anglophone et mi-

francophone. Il trouvait que la loi 101 était trop raide, trop coercitive. Il se disait qu'on est un peuple normal, qui n'a pas besoin d'imposer sa langue. Lévesque a bâti toute sa carrière politique pour dire que nous sommes des gens normaux, matures, que nous allions vers la souveraineté. Laurin dit: «Non, nous ne sommes pas matures et normaux.» Il faut la langue pour arriver à cette maturité, selon lui. C'est ça qui les opposait frontalement», explique

Jean-Claude Picard. Cependant, note-t-il, Laurin a pu bénéficier de l'appui de Lévesque, un fait trop souvent oublié, selon lui. «Autant la loi 101 n'aurait pas été ce qu'elle a été dans son adoption originelle [des jugements des tribunaux l'ont quelque peu édulcorée au fil des ans] sans l'acharnement et l'entêtement de Camille Laurin, autant elle n'aurait pas pu être ce qu'elle est si Lévesque ne l'avait pas appuyée en définitive», affirme-t-il.

Une œuvre protéiforme

Réduire le parcours politique de Camille Laurin à cette seule œuvre est réducteur, prévient Jean-Claude Picard. Camille Laurin, fort de ses atouts en psychanalyse, a joué un rôle de conciliateur au Parti québécois, qui a permis à la jeune formation politique d'acquiescer une certaine cohésion dès sa naissance en 1968. Comme membre du conseil

exécutif, il a réconcilié les tendances hétéroclites du parti: les anciens libéraux, les indépendantistes de droite et les gauchistes des mouvements sociaux de Montréal. «Tout le monde convient qu'entre 1968 [naissance du PQ], où il est devenu membre de l'exécutif, et 1976, le moment où le PQ a pris le pouvoir, il a joué un rôle majeur dans la construction du parti», affirme M. Picard. En outre, Laurin a participé activement à implanter le parti en région, à bâtir sa crédibilité auprès de l'opinion publique et à convaincre René Lévesque de rester en poste dans ses moments de découragement (même si, ultimement, il a démissionné en 1984 pour contester les positions de Lévesque à la suite du référendum).

Cette capacité d'écoute, propre aux psychanalystes, s'est également manifestée dans son comté de Bourget, à Montréal, où il a été rela-

tivement absent, cependant. Les électeurs entraînent en colère dans son bureau, pour en sortir quelques minutes plus tard tout sourire. «Et leur problème n'était pas nécessairement réglé. La force de Laurin était l'écoute», note M. Picard.

Si Camille Laurin a aussi apporté une importante politique de développement culturel, dont on connaît encore aujourd'hui les manifestations, avec la SODEC, il a également eu des moments moins glorieux, notamment lors de son passage à la tête du ministère de l'Éducation. Dans un registre plus léger, Laurin était connu à Québec pour ses célèbres moments de distraction. Sortir de l'Assemblée sans son manteau en plein hiver lui arrivait fréquemment. Et les témoins de l'époque se souviennent aussi de «Camomille» et ses longs — parfois endormants — discours «politopsychiatriques».

Car la politique et la psychiatrie font toutes deux partie du personnage. S'il a marqué la politique québécoise, il a carrément bousculé le monde psychiatrique. On lui reconnaît d'ailleurs la paternité de la psychiatrie moderne au Québec. «Quand Laurin décide de devenir psychiatre dans les années 1950, il n'y a rien au Québec. Ça n'existe pas, la psychiatrie. Il n'y a pas de lieu de formation, pas de lieu de développement», raconte Jean-Claude Picard. Comme bon nombre avant lui, Camille Laurin, étudiant brillant, a dû s'exiler à Boston et à Paris pour obtenir une formation en psychiatrie et en psychanalyse.

C'est la première chose à laquelle s'attaque sa réforme, qui a débuté à l'Université de Montréal et à l'Institut Albert-Prévost, où il occupait des postes clés à la fin des années 1950. En outre, il a créé un programme de formation au Québec pour les médecins francophones qui veulent devenir psychiatres.

À une époque où les hôpitaux psychiatriques prennent davantage la forme de prisons surpeuplées, Laurin a écrit une postface marquante pour le livre d'un ex-psychiatrisé intitulé *Les Fous crient au secours* (1961). Dans les années 60, il a joué un grand rôle dans le débat sociopolitique qui a suivi au sujet de la réforme du traitement de la maladie mentale au Québec. «C'était aussi un champion de la réinsertion sociale des malades mentaux. Il en parlait dans les années 1960, et c'est encore un débat aujourd'hui. C'était un visionnaire», note Jean-Claude Picard. Un visionnaire, certes, mais un visionnaire dérangeant. Laurin a en effet payé le prix de son audace en se faisant peu à peu mettre de côté, ce qui l'a par la suite mené à la politique.

Derrière le psychiatre doué se cache toutefois un cordonnier mal chaussé. Jean-Claude Picard dépeint un père et un mari relativement absent pour ses deux filles, qui ont connu des parcours difficiles, et sa première femme, Rolande Lefebvre, décédée d'une surconsommation d'alcool et de médicaments tout juste avant le référendum de 1980. L'auteur lui-même avoue ne pas être parvenu à trouver les explications «satisfaisantes» au sujet de la vie familiale si difficile d'un homme qui, pourtant, était reconnu pour sa grande écoute et ses qualités de psychanalyste.

«C'est un paradoxe de mon livre, conclut Jean-Claude Picard. Comment un homme qui a pu réaliser des choses si importantes et majeures pour la collectivité a pu avoir tant de difficultés dans sa vie personnelle. Chose certaine, il a décidé de faire passer le bien de la collectivité avant le bien de sa famille. Il pensait être capable de conjurer les deux, l'histoire démontre qu'il ne l'a pas été.»

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
15 au 21 octobre 2003

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	10
2	Pratique Qc	LE GUIDE DE L'AUTO 2004	DUVAL / DUQUJET	L'Homme	3
3	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	6
4	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	27
5	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCONNY	Albert René	8
6	Polar	SECRETS D'OUTRE-TOMBE	K. REICHS	Robert Laffont	3
7	Pratique Qc	L'ANNUUEL DE L'AUTOMOBILE 2004	COLLECTIF	Annuel Inc.	3
8	Biographie Qc	JE SUIS UN BUM DE BONNE FAMILLE	J.-F. BERTRAND	L'Homme	5
9	Roman	LE PETIT COPAIN	D. TARTT	Pion	5
10	Polar	UN NID DE MENSONGES	E. GEORGE	Pr. de la Cité	2
11	Psychologie	VIVRE AVEC SOI	J. SALOMÉ	L'Homme	5
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	158
13	Polar	SHUTTER ISLAND	D. LEHANE	Rivages	6
14	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	53
15	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMÉRAUDE. T. 3 - Pègre au Royaume des Ombres	A. ROBILLARD	de Mortagne	3
16	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2004	COLLECTIF	Boreal	3
17	Essais	LE BOUT DE L'AVENIR	J.-C. GUILLERBAUD	Seuil	6
18	Roman	TSIPORRA	M. HALTER	Robert Laffont	2
19	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS	G.-H. GERMAIN	Libra, Expression	1
20	Roman	ANTECHRISTA	A. NOTHOMB	Albin Michel	12
21	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	25
22	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE	A. SEBOLD	Nil	8
23	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	82
24	Roman	DANSEUR	C. MCCANN	Belfond	5
25	Jeunesse Qc	LE DESTIN DE LA PIERRE. T.1 - Le secret de l'archaïsme	J. WARD	la courte échelle	4

CHERCHONS AUTEURS ET AUTEURES

Éditeur cherche enseignants et enseignants pour la rédaction d'ouvrages destinés à l'enseignement de l'histoire au secondaire selon le tout nouveau programme de formation par compétences du ministère de l'Éducation du Québec.

Toute personne intéressée à ce projet est priée de faire parvenir son curriculum vitae à:

Le Devoir
Dossier # 100
2040, rue de Bleury, 9^e étage
Montréal (Québec)
H3A 3M9

VENEZ RENCONTRER



Hubert REEVES

Conteur d'étoiles

le mardi 28 octobre
de 17 h à 18 h


5252, ch. de la Côte-des-Neiges
(514) 342-1515

26	Roman	ONZE MINUTES	P. COELHO	Anna Carrière	23
27	Actualité	BLACK LIST	K. BORJESSON	des Arènes	19
28	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	22
29	Roman	LE LIBRAIRE DE KABOUL	A. SEIERSTAD	JC Lattès	19
30	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN. 1	A. BRASHARES	Gallimard	69
31	Nutrition Qc	NOURRIR SON CERVEAU	L. THIBAUT	L'Homme	3
32	Chroniques Qc	D'AUTRES PLAISIRS PARTAGÉS	F. RUEL	Libre Expression	2
33	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX	J. K. ROWLING	Raincoast	18
34	Psychologie Qc	LE GRAND MÉNAGE AMOUREUX	R. BRISEBOIS	L'Homme	3
35	Roman Qc	LES SŒURS DEBLOIS. T. 1 - Charlotte	L. TREMBLAY-D'ESSIAMBRE	Guy Saint-Jean	1
36	Essais Qc	BOYCOTT!	S. PROULX	les Intouchables	6
37	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	E. LAURENT	Pion	20
38	Cuisine	CUISINE EXPRESS AU BOUT DES DOIGTS	MARTIN/ROBITAILLE	Brimar	131
39	Roman Qc	ADIEU, BETTY CROCKER	F. GRAVEL	Québec Amérique	6
40	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	144
41	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD)	H. MAJOR	Fides	108
42	Roman	WINDOWS ON THE WORLD	F. BEIGBEDER	Grasset	9
43	Essais	DUDE, WHERE'S MY COUNTRY?	M. MOORE	Warner Books	21
44	Roman Qc	MIEUX LES CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	9
45	Horreur Qc	SUR LE SEUIL	P. SENEAL	Alire	8

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée ■ Noir de sensation depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

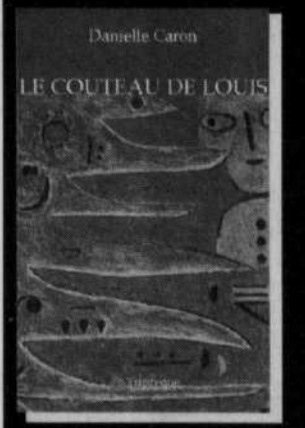


Triptyque
www.generation.net/triptyque
Tél: (514) 597-1666


Claude Vaillancourt
LE PARADOXE DE L'ÉCRIVAIN
LE SAVOIR ET L'ÉCRITURE

Claude Vaillancourt
Le paradoxe de l'écrivain
Le savoir et l'écriture, essai, 181 p., 20 \$

«La parole libre, curieuse, intellectuelle et stimulante de Claude Vaillancourt n'est pas susceptible de faire la manchette. Ce n'est surtout pas une raison pour s'en priver.»
Louis Cornellier, *Le Devoir*



Danielle Caron
LE COUTEAU DE LOUIS



J. K. ROWLING
HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX

Danielle Caron
Le couteau de Louis
roman, 133 p., 17 \$

Quatre personnages — un homme et trois femmes — nous révèlent ici leurs souvenirs, leurs rêves, leurs cadavres, et unissent leur voix à celle de Marie-Lou dont la vie se trouve bouleversée par le crime de son père...

La Santé, ce mal nécessaire

D^r Robert Patenaude



La Santé ce mal nécessaire

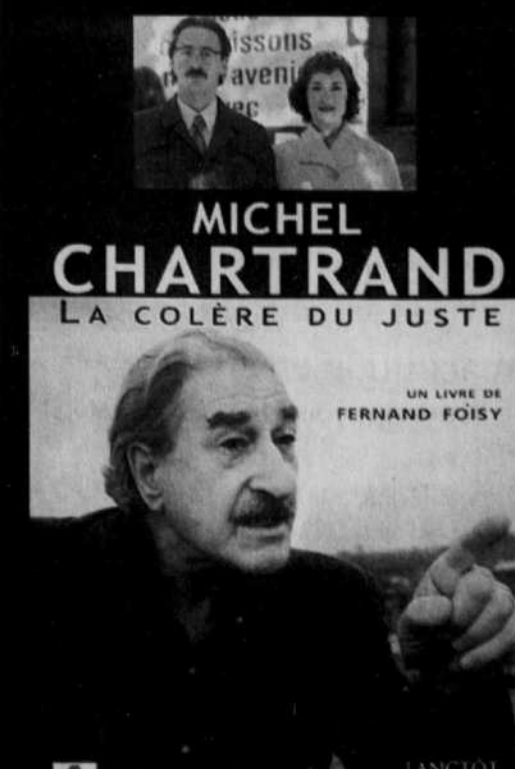
Le livre qui fait la nouvelle!

Une véritable autopsie du système de santé québécois. Le ras-le-bol d'un urgentologue et ses douze solutions pour sauver un système qui fut déjà la fierté d'un peuple.

Les rités du système québécois, un médecin témoin. Une expérience humaine et troublante. Douze propositions pour repenser l'avenir médical.

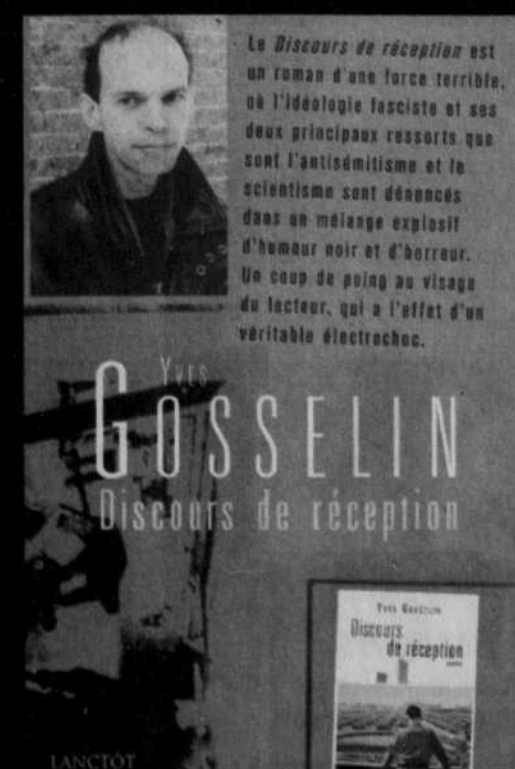
QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LECTEURS PASSIONNÉS RECHERCHÉS CHEZ TOUS LES LIBRAIRES !



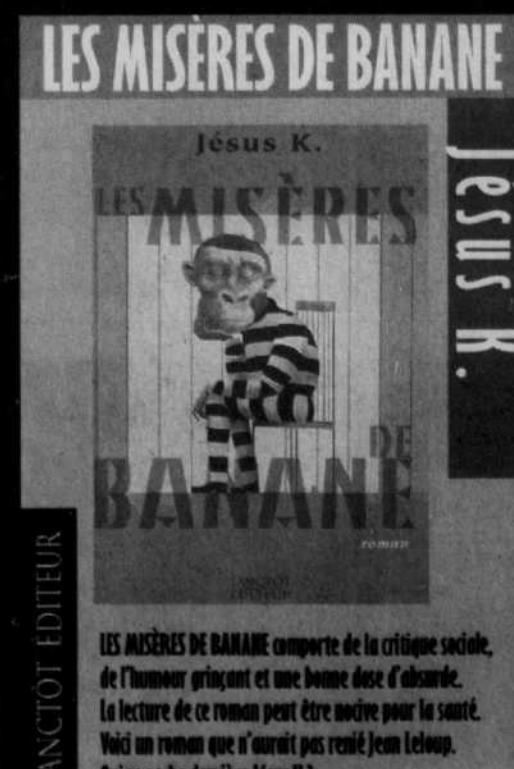
MICHEL CHARTRAND
LA COLÈRE DU JUSTE

UN LIVRE DE FERNAND FOISY



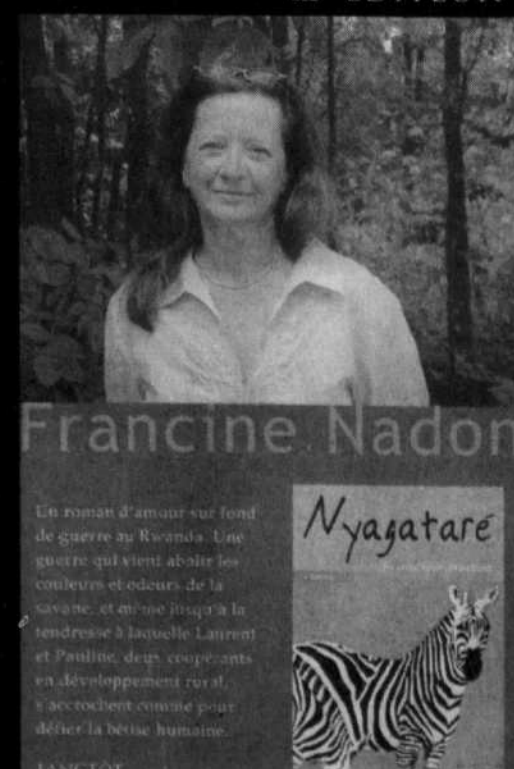
YVES GOSSELIN
Discours de réception

Le Discours de réception est un roman d'une force terrible, où l'idéologie fasciste et ses deux principaux ressorts qui sont l'antisémitisme et le scientisme sont dénoncés dans un mélange explosif d'humour noir et d'horreur. Un coup de poing au visage du lecteur, qui a l'effet d'un véritable électrochoc.



JÉSUS K.
LES MISÈRES DE BANANE

LES MISÈRES DE BANANE comporte de la critique sociale, de l'humour grinçant et une bonne dose d'absurde. La lecture de ce roman peut être nocive pour la santé. Voici un roman que n'aurait pas aimé Jean Lehou. Qui se cache derrière Jésus K.?



Francine Nadon
Nyagatare

Un roman d'amour sur fond de guerre au Rwanda. Une guerre qui vient abîmer les couleurs et odeurs de la savane, et mène jusqu'à la tendresse à laquelle Laurent et Pauline, deux copépains en développement rayé, s'accrochent comme pour défer la bête humaine.

LANCOTOT ÉDITEUR

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une nuit dans la nuit

SUZANNE GIGUÈRE

Écrire pour mettre en dérouté les désespérances et consentir à la vie. Écrire pour conjurer le mal qui ne cesse de progresser dans l'espèce humaine. En faisant d'un jeune juif le symbole d'une humanité souffrante, dans *L'Été de la compassion*, la militante indépendantiste Andrée Ferretti s'adresse au lecteur sensible au sort de tout individu tributaire d'un destin collectif. Son troisième roman navigue entre la réflexion et l'émotion. Il est à la fois grave et lumineux. Et surtout, profondément humain.

Été 1948. Dans le paisible village de Saint-Vallier-de-Bellechasse, Béatrice passe ses vacances chez sa tante Philomène. L'accompagne David, un jeune Allemand de vingt-deux ans qu'elle connaît depuis peu. Au cours de ce mois rythmé par les promenades sur la grève près du fleuve, la cueillette des framboises sauvages, les fêtes champêtres, David dévoile à sa jeune amie son passé indicible. Il s'isole parfois pour peindre des tableaux sombres.

Très tôt dans sa vie, il a fait l'expérience de la perte. Né à Berlin de parents juifs, il voit sa vie basculer en 1935 quand ceux-ci disparaissent au cours d'une rafle nazie. Adopté par un ami de son père — ils sont tous les deux musiciens au Berliner Philharmoniker — David découvre que son prétendu bienfaiteur est en réalité un officier antisémite qui a dénoncé ses parents. Lors d'une visite à l'Exposition universelle de Paris (1937), il réussit à lui fausser compagnie. Recueilli par un couple de résistants français, David, alias Wilhelm, s'appelle dorénavant Étienne. A partir de 1942, la répression contre les juifs et les résistants s'accroît. David émigre au Canada, laissant derrière lui une enfance meurtrie par la disparition de ses parents. Il emporte aussi un terrible secret qui l'enferme dans la peur, la honte et la haine. Ces sentiments sont un marqueur d'identité puissant. «Je suis à jamais prisonnier d'un monstre qui est en moi, qui est moi.» Sa vie est devenue «une nuit dans la nuit».

Quelques années plus tard, lorsqu'il se confie à Béatrice dans les longues après-midi chaudes d'été, l'adolescente animée d'une joie de vivre profonde et inaltérable ne connaît rien de l'histoire outre-Atlantique qu'il lui raconte. Sa nouvelle compré-



Pasionaria de l'indépendance du Québec, Andrée Ferretti est aussi romancière.

hension du monde et de la vie est vivement accélérée par cette bouleversante rencontre. Elle apprend à observer le monde avec un autre regard. Mais le jour où David lui révèle l'acte ignominieux commis par l'officier allemand à son encontre lorsqu'il était sous sa tutelle, Béatrice a peine à en imaginer l'horreur. «Les mots sortaient de peine et de misère du tréfonds d'une souffrance, inouïe aux oreilles d'une fillette qui ne connaissait que les blessures causées par les offenses légères et autres injustices de la vie quotidienne.» Devant le cumul des souffrances de David, devant son espérance fatiguée, elle comprend les limites de la compassion et s'incline. Il ne peut enterrement des débris de son passé afin que la vie reprenne ses droits, elle ne peut le tirer de l'abîme où l'a jeté son malheur. Il est des peines inguérissables.

Quelques mois plus tard, de retour en Allemagne, David écrit à sa jeune amie que «son sourire, son rire et la lumière de son âme» lui ont donné du courage et la force d'accomplir son destin. Comme l'auteur du roman *Les Naufragés et les rescapés*, Primo Levi, David pose «le seul acte libre qui lui est désormais accessible».

Les silences de l'Histoire

Grâce à une habile construction narrative, la romancière tisse, à travers l'histoire de cette amitié singulière, l'histoire du génocide juif et celle du Québec dans les années 1940. Dans un désordre qui n'est qu'apparent, elle disperse dans son récit les faits marquants de la montée du nazisme dans l'Allemagne hitlérienne jusqu'à la solution finale et elle multiplie les exemples de la domination canadienne-anglaise exercée sur les Canadiens français à cette époque. «On nie aux Canadiens français la pleine valeur de leur identité... Ils doivent se faire plus anglais que les Anglais pour compter dans le monde des affaires.» La militante indépendantiste passionnée bouscule la romancière et crie son indignation. Puis, la fiction s'impose à nouveau.

L'écrivaine trouve les mots justes pour exprimer la beauté des choses, la douceur ou la violence des sentiments. Dans une scène poignante, elle décrit l'effondrement de David, ému jusqu'aux larmes devant la beauté sauvage et grandiose d'un orage d'été. Quand la tante Philomène, femme libre, fière et combative, entre en scène, sa chaleur communicative nous atteint. Et quand le ressort dramatique se démonte à la fin du roman, lorsque le secret de David éclate comme une pomme-grenade trop mûre, une petite phrase de l'historienne Régine Robin, dans *Le Naufrage du siècle* (XYZ), nous revient en mémoire: «L'Histoire dans sa marche de balancier aveugle passe très souvent d'un extrême à l'autre, d'une tragédie à l'autre sans qu'on n'apprenne rien... Faire parler les silences de l'Histoire n'est peut-être tout à fait possible que dans la fiction.»

Dans nos sociétés atomisées et en voie d'uniformisation, une des fonctions de la littérature n'est-elle pas d'élaborer des visions du monde qui nous le révèlent dans son infinie complexité? C'est du moins ce que pensait Lionel Groulx, cité par Andrée Ferretti dans *La Passion de l'engagement* (Lancôt). Cet essai regroupe ses principaux discours et textes écrits depuis quarante ans. Ceux-ci sont portés par la même ferveur d'écriture et l'humanisme qui irriguent aujourd'hui *L'Été de la compassion*.

L'ÉTÉ DE LA COMPASSION
Andrée Ferretti
Vlb Éditeur
Montréal, 2003, 160 pages

La tentation de l'Orient

CHRISTIAN DESMEULES

L'Asie mythique avec ses images d'Épinal, ses grands frissons, son mystère déguisé en vérités, c'est ce sillon que creuse l'œuvre d'Yves Potvin, depuis *Nuits afghanes* (Varia, 2000) en passant par les *Contes du hashisch* (Varia, 2002) jusqu'à ce *Rouge d'Orient* avec lequel il récidive aujourd'hui. On l'aura compris, l'Asie est pour lui une idée fixe.

Ce rouge d'Orient est cette fois le rouge du feu qui brûle, le rouge du communisme qui embrase alors la Chine et l'Asie du Sud-Est (nous sommes en 1948), le rouge aux joues de la passion qui dévore les missionnaires pour les *phou-sao* (les jeunes filles), le pouvoir et l'opium. Et comme «toute vie est souffrance», la *dukkha*, la première des quatre vérités du bouddhisme, reviendra tout au long de ce roman comme un mantra: on y souffre beaucoup, le bonheur n'existe pas et le plaisir, lorsqu'il se présente, est toujours coupable.

En 2008, dans une maison de retraite des pères oblats à Rimouski, un vieux missionnaire à l'aube de la mort sent le besoin de se confier. En 1948, expédié au Laos à l'âge de 28 ans pour y remplacer un collègue disparu dans la nature depuis deux ans, Martin Launay a succombé à l'amour et au sexe. C'est ce souvenir qui illumine ses derniers instants d'une vie faite de refus et de sacrifices. Personnage parfaitement antipathique, dogmatique et froid jusque dans la jouissance, Launay est un homme amer aux motivations désincarnées, pour qui les faiblesses sont partout les mêmes et n'ont pas d'appel l'être humain dans la médiocrité: «Hommes ou femmes, Orientaux ou Occidentaux, athées ou croyants, tous des médiocres.»

Alors que l'Indochine française vit ses dernières heures, il s'enfonce avec quelques hommes dans «l'enfer vert» de la jungle laotienne, remontant le cours du Mékong jusqu'au Haut-Laos, royaume des marchands d'opium.

Piégé sur les terres d'un potentat de l'opium qui souhaite à sa façon se débarrasser de cet agitateur catholique, Martin Launay sera séquestré et soumis à la «torture» délicate de quelques nymphes aux cheveux noirs. Puis, ce sera Mi-tchéou, la «voleuse d'âmes», la femme aimée, pour laquelle le prêtre québécois abandonne toute résistance. «Ce fut une nuit de fautes, de péchés et de compromissions; une nuit tropicale, une nuit d'Orient. Ces instants d'éternité réconciliaient Martin avec la vie. Mi-tchéou le consolait d'être venu au monde, elle lui permettait d'appivoiser l'idée de la mort.»

Un récit malheureusement prévisible, où s'accumulent l'un après l'autre les lieux communs de l'exotisme: sur la douceur et la beauté des femmes, sur l'opium, les doutes, la chute, le déchirement. Une écriture distante et mal incarnée, où les couleurs, les parfums et la silhouette des femmes ne restent que des mots imprimés sur le papier — l'ylang-ylang, le vert des arbres, le plaisir et la douleur. Comment cette expérience cruciale a-t-elle transformé l'homme, le prêtre, l'être humain? Le lecteur n'en saura rien. Yves Potvin expédie en deux ou trois paragraphes et sans s'y arrêter soixante années de la vie de son héros.

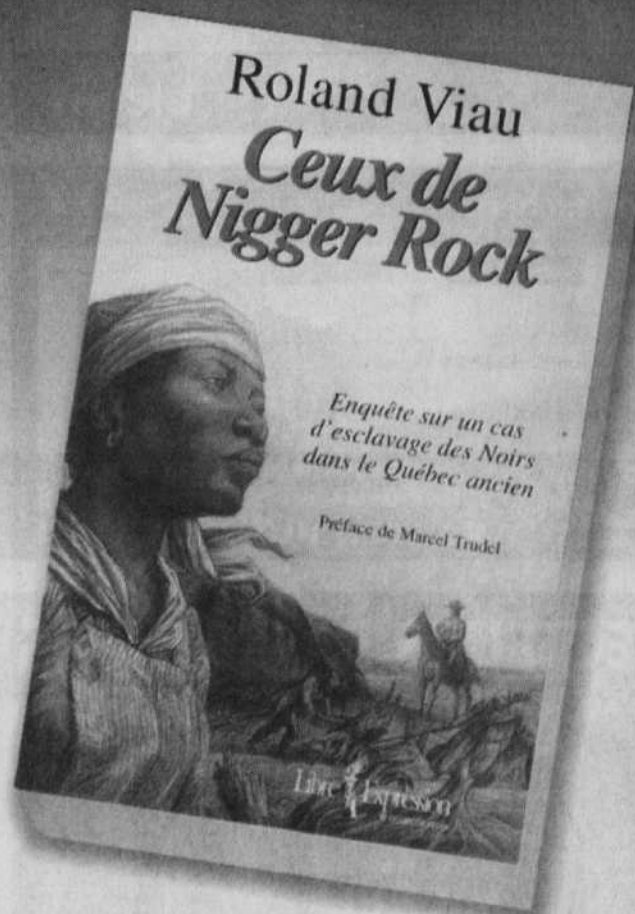
Au final? Un roman qui manque trop souvent de caractère et qui avance lourdement entre les digressions, les répétitions («Le mystère de l'amour est plus grand que celui de la mort»), le didactisme, les dialogues étendus et sans vivacité — n'est heureusement pas Malraux qui veut. Ni roman d'amour, ni roman d'aventure, *Rouge d'Orient* se présente plutôt comme une trame psychologique et religieuse maladroite, une déclinaison exotique de la passion en mode mineur.

ROUGE D'ORIENT

Yves Potvin
Varia
Montréal, 2003, 314 pages

Enquête d'un anthropologue...

Dans *Ceux de Nigger Rock*, où il étudie le site situé à Saint-Armand-Ouest, dans la MRC de Brome-Missisquoi, l'anthropologue Roland Viau lève le voile sur notre passé esclavagiste.

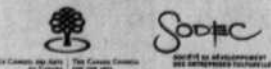


«...une perspective intelligente sur ce que fut l'esclavage au Canada avant son abolition en 1833.»
Jean-François Nadeau, *Le Devoir*

Ceux de Nigger Rock

Enquête sur un cas d'esclavage des Noirs dans le Québec ancien de Roland Viau
Préface de Marcel Trudel • Illustration : Francis Back

EN VENTE PARTOUT



Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Jacques Lazure

LES OISEAUX DÉGUISÉS

Un roman sur le courage d'aimer, sur le besoin de s'inventer par les mots et la musique et sur la recherche incessante de sa propre vérité.

vlb éditeur
www.edvlb.com

Prix littéraires du Gouverneur général 2003
catégorie illustration jeunesse

Les 400 coups félicitent leurs finalistes!

Geneviève Côté
Le premier printemps du monde

Recette d'éléphant à la sauce vieux pneu

Virginie Egger

Thésée et le Minotaure

Stéphane Joris

LITTÉRATURE

POÉSIE

La vie, l'avenir, demain

DAVID CANTIN

Chaque saison, La Courte Échelle ajoute trois nouveaux titres à sa récente collection de poésie jeunesse. C'est maintenant au tour de Denise Desautels, de Carole David, ainsi que d'Herménégilde Chiasson d'écrire sur les tourments de l'adolescence. Même si l'exercice peut finir par tourner en rond, on a encore droit à des tentatives plutôt fructueuses. À l'origine, on pouvait douter de la pertinence d'une telle collection. Le résultat séduit pourtant d'une parution à l'autre. Il faut croire que la directrice, Sylvie Massicotte, guide chacun des auteurs avec beaucoup de vigilance. De plus, la présentation graphique s'avère impeccable.

Avec *La Marathonienne*, Denise Desautels poursuit sur un ton narratif dans la lignée du *Tombeau de Lou* (Le Noroît, 2000). En l'espace d'une quarantaine de pages, on se retrouve dans un parc en automne, alors qu'une jeune fille va à l'encontre de son destin amoureux. Elle rêve pour mieux sortir indemne de ses cauchemars. Chaque jour, le monde devient un peu plus lourd à porter. Elle apprend à confondre les rires et les larmes, comme les doutes qui se fauillent d'une pensée à l'autre. La parole est juste, souvent marquée par un rythme lapidaire et succinct. Sans trop d'hésitations, ce récit poétique capte avec justesse l'incertitude attachante de cette sorcière: «*tu échappes à l'horizon/ coureuse mélancolique/ écrasant l'herbe rousse/ et tu galopes, et tu fonces/ à la poursuite d'une main/ d'un bras, d'un corps entier/ qui te couvrirait/ te garderait vivante/ jusqu'à l'aube*».

Dans *Averses et réglisses noires*, on reconnaît presque immédiatement le ton lucide et implacable des recueils de Carole David. Il est beaucoup question de colère face à la mort, au fil de ces pages qui révelent une épreuve tragique à surmonter. «*Si tu pars, je meurs avec toi*», dit la phrase inaugurale. Dès lors, une voix tente de se frayer un

chemin à travers «*toutes les questions du monde*». Il est assez facile de comprendre l'inquiétude qui se trame dans ces vers plutôt incisés. David va souvent droit au but, tout en brossant le portrait de cette gamine soucieuse de trouver des réponses. Il est intéressant de voir comment l'auteur d'*Abandons* imagine celle qui, «*assise à la table de jardin/ [...] pressai[t] des citrons/ pour la limonade/ dans la cour inondée de lumière*». Comme chez Desautels, la poésie mesure l'ampleur du drame humain en cause. Derrière la tristesse, cette parole explore le poids fragile de l'existence. Il y a aussi l'humour qui empêche la confession de devenir purement négative.

C'est un musicien en devenir qui parle dans *L'Oiseau tatoué*, d'Herménégilde Chiasson. Le garçon déferle dans la réalité qui l'entoure: les klaxons, les dépanneurs, les miroitements lumineux ou encore ce «*sommeil qui se mixe à des riffs de guitare*». On est sans contredit dans la ville et ses codes. Des trois recueils, il s'agit du plus propice à donner une image un peu venue de l'adolescence. Cela ne veut pas dire que Chiasson se fourvoie, mais il utilise parfois des formules un peu prévisibles, comme «*il fait clair et c'est la nuit/ ou "quelqu'un me tend la main/ devrais-je lui tendre la mienne"*». On souhaiterait aussi que le poème dépasse les constats un peu rapides, tels «*un dépanneur m'aspire/ le mystère de la nuit me suit partout/ j'ai oublié ce que je voulais*».

LA MARATHONIENNE

Denise Desautels

AVERSES

ET RÉGLISSES NOIRES

Carole David

L'OISEAU TATOUÉ

Herménégilde Chiasson
La Courte Échelle, coll. «Poésie»
Montréal, 2003, respectivement
40 pages, 36 pages et 40 pages

MICHEL LAPIERRE

En 1922, avant de rendre son dernier soupir, Marcel Proust, toujours partagé entre son profond agnosticisme et sa fascination pour la France des cathédrales, réclame la présence de son ami l'abbé Arthur Mugnier. Mais l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* demande qu'on fasse en sorte que l'aumônier des lettres et le confesseur des duchesses, censé lui administrer les derniers sacrements, arrive trop tard, c'est-à-dire une bonne demi-heure après sa mort...

Ce jeu malicieux, auquel Ghislain de Diesbach fait allusion dans sa captivante biographie de l'abbé Mugnier, met en lumière toute l'ambivalence du romancier lorsqu'il s'employait à «*convertir les sensations en un équivalent spirituel*». Proust a rêvé d'un homme spirituel «*affranchi de l'ordre du temps*» pour, en fin de compte, ne retenir des croyances issues de la civilisation européenne que leur beauté. Pour lui, la littérature, foi sans dogme ni prêtre, constitue l'unique absolu et le plus éloquent vestige de l'Europe mythique. Bien qu'il ait été élevé dans le catholicisme, Proust ne s'inquiète pas du sort de son âme. Il se contente de savourer la finesse et le charme du propos que le bon abbé Mugnier tenait à la comtesse de Chabrilan: «*Il y a un enfer. Seulement, il n'y a personne dedans*».

ESSAIS

Proust et le spectre maternel

Né d'un père catholique et d'une mère juive, Proust, qui a pris parti pour Dreyfus, ne s'afflige pourtant pas outre mesure de l'antisémitisme qui imprègne le milieu nationaliste et royaliste qu'il côtoie. «*Nous vivons hélas comme dans deux siècles différents*», écrit-il avec délicatesse à Charles Maurras, dont il admire le talent littéraire mais ne partage pas les idées politiques. Proust, l'esthète qui transfigure la vieille France au point d'en faire l'expression toute moderne de l'inconscient, précise néanmoins au critique allemand Ernst Robert Curtius qu'il n'est pas «*nationaliste*». Il dédaigne la politique et s'abandonne entièrement à une littérature qui «*fait connaître la part encore inconnue de l'âme*». Il considère l'écriture comme une expérience spirituelle rongée sans cesse par le scepticisme et comme une reconstruction tout à fait subjective de l'histoire de l'Europe. «*Il ne faut jamais avoir peur d'aller trop loin*, écrit Proust à Curtius, *car la vérité est au-delà*».

Martin Robitaille, dans son *Proust épistolier*, ne cite pas la lettre adressée au critique allemand. Cependant, en scrutant les lettres que l'écrivain a envoyées à sa mère Jeanne Proust, née Weil, à Robert de Montesquiou et à Reynaldo Hahn, il confirme, d'une manière perspicace, que la littérature devient, au fil de l'œuvre prous-

tienne, la sublimation d'un amour filial presque incestueux et d'un désir homosexuel jamais vraiment assouvi. Robitaille présume que Jeanne Proust, cette dominatrice, est, comme il la décrit si bien, la «*grande prêtresse de la littérature classique*», dont les propos d'outrage tombent sur Racine et Madame de Sévigné peupleront, à partir de 1920, les hallucinations de son fils Marcel, l'éternel enfant soumis.

À la mort de Jeanne Proust, en 1905, l'écrivain n'avoue-t-il pas à Montesquiou que, pour lui, la vie a «*perdu son seul but, sa seule douceur, son seul amour*»? Marcel Proust a beau être fasciné par l'insolence raffinée et les goûts érotiques de l'aristocrate Montesquiou, c'est vers le musicien Hahn, avec qui il avait eu une idylle homosexuelle, qu'il transfère chaste-ment, comme le montre Robitaille, l'amour qu'il vouait à sa mère. «*Je m'épanche avec vous comme avec Maman*», écrit-il à Hahn en 1909.

On peut croire que, dans ce transfert amoureux, Proust, en réaction à l'antisémitisme hautain de Montesquiou, a tenté de réaliser la fusion des deux minorités qui secrètement lui tenaient à cœur: la «*race*» maternelle juive et les homosexuels, que l'écrivain considérait aussi comme une race. Mais, selon la belle intuition de Robitaille, l'essentiel reste ce fantôme maternel qui, en personnifiant la vieille France par-delà le

sang, hante l'écriture proustienne et ses cathédrales englouties.

Proust se reconnaissait un peu dans l'abbé Mugnier. Il humait dans le discours de cet être asexué le parfum d'aubépine de la vieille France. Diesbach raconte que l'abbé Mugnier, contraint à la chasteté, se résignait à imaginer des «*reliques*» sous les décolletés de ses chères duchesses et disait avoir fait de ses pèlerinages littéraires des «*voyages de noces*» spirituels. À Saint-Malo, le prêtre, surpris par la marée, dut passer la nuit sur le rocher où le tombeau solitaire de Chateaubriand était battu par des vagues infranchissables. Quant à l'écrivain absolu Marcel Proust, cet autre admirateur de l'auteur du *Génie du christianisme*, il demeure pour toujours, privé de sexe et d'aurore, seul auprès du spectre d'une juive, sur un rocher sans croix, au milieu de l'océan utérin des contradictions occidentales.

PROUST ÉPISTOLIER

Martin Robitaille
Les Presses de l'Université
de Montréal
Montréal, 2003, 234 pages

L'ABBÉ MUGNIER

Ghislain de Diesbach
Perrin
Paris, 2003, 346 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une fleur aux pétales éparés

SOPHIE POULIOT

À l'histoire racontée est celle de Fleur D'Auteuil, restauratrice d'œuvres d'art, une femme de 33 ans, célibataire et accablée de ce fait. Gravitent autour d'elle plusieurs personnages, dont un jeune sans-abri homosexuel au grand cœur, un homme d'affaires égoïste (James Perron), une nounou dévouée et un frère criminologue aux réflexes hautement paternalistes. Fleur D'Auteuil portera, l'amertume dans l'âme, l'enfant conçu lors de l'unique coït partagé avec Per-

ron avant qu'il ne la laisse tomber sans crier gare. La future maman entend bien ensuite confier l'enfant à son riche père et reprendre sa vie solitaire, mais cela est compter sans la série de meurtres avec castration qui sévit dans la ville.

Posons-le sans détour: l'ouvrage de Monique Deslauriers traite bien davantage de la guerre des sexes que d'une intrigue policière, tant celle-ci est reléguée au second plan. Cette intrigue ne sert en fait que de prétexte aux multiples remarques qui fusent de toutes parts au sujet des relations amoureuses, de la perception qu'ont les hommes de la psychologie féminine, de la vision qu'ont les femmes des priorités masculines et autres sujets analogues. Or ce roman se contente essentiellement de ressasser des lieux communs tels ceux-ci: «*Une femme seule n'a sa place nulle part, crois-moi*», ou «*Contrairement aux hommes ordinaires, les hétérosexuels, qui préfèrent se retirer dans leur bulle au lieu de chercher à comprendre l'autre sexe et ses complexités [...]*». La majorité de ces commentaires sont indéniablement teintés de féminisme. Pourtant, l'auteure qualifie son héroïne tantôt de «*belle bête racée*», tantôt de «*belle chatte*», traitement auquel n'ont évidemment pas droit les protagonistes masculins. Est-ce par ironie? Accordons à l'auteure le bénéfice du doute. Autre maladresse minant la qua-

lité d'*Il était une fleur*, l'auteure amorce des lancées dans maintes directions sans cependant les mener à terme. Il en va ainsi de la métamorphose de la mère de James Perron, veuve d'un homme d'affaires stricte et prospère, en blonde vampe pour un bref moment, l'instant d'un fantasme qui ne semble pas avoir sa place dans la trame du récit. Il en est de même de l'envie passagère du criminologue de changer de vie. Ces parenthèses visaient-elles à rendre le roman plus «*psychologique*? Hélas, il n'en est que moins bien ficelé, malgré que le dénouement de l'enquête ne soit prévisible que quelques pages avant d'être dévoilé. Autre mérite du roman, celui-ci a l'originalité d'avoir pour héroïne une belle femme aigrie.

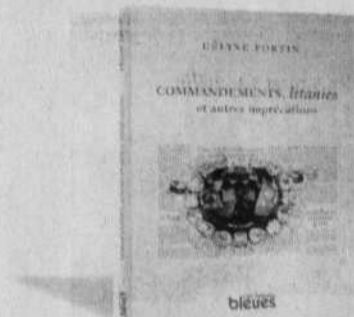
Quoi qu'il en soit, dernier clou planté dans le cercueil de ce roman, celui-ci est affublé d'une conclusion mièvre à faire pâlir d'envie les descendants de Walt Disney. En dehors de l'amour et de la famille, point de salut, semble prôner *Il était une fleur*, malgré toutes ses velléités. À vouloir embrasser trop de voies, on finit bien souvent par n'en servir convenablement aucune.

IL ÉTAIT UNE FLEUR

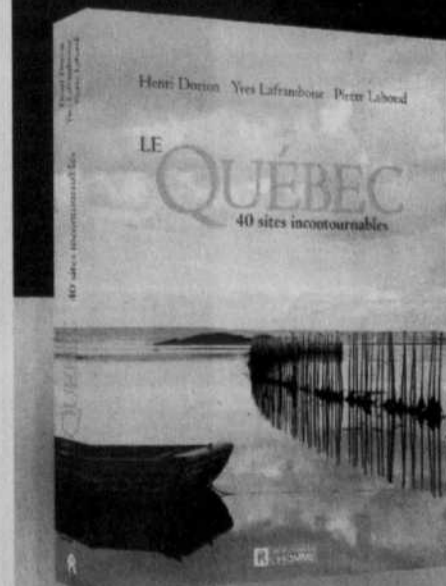
Monique Deslauriers
Septentrion
Sillery, 2003, 268 pages

Pour des heures

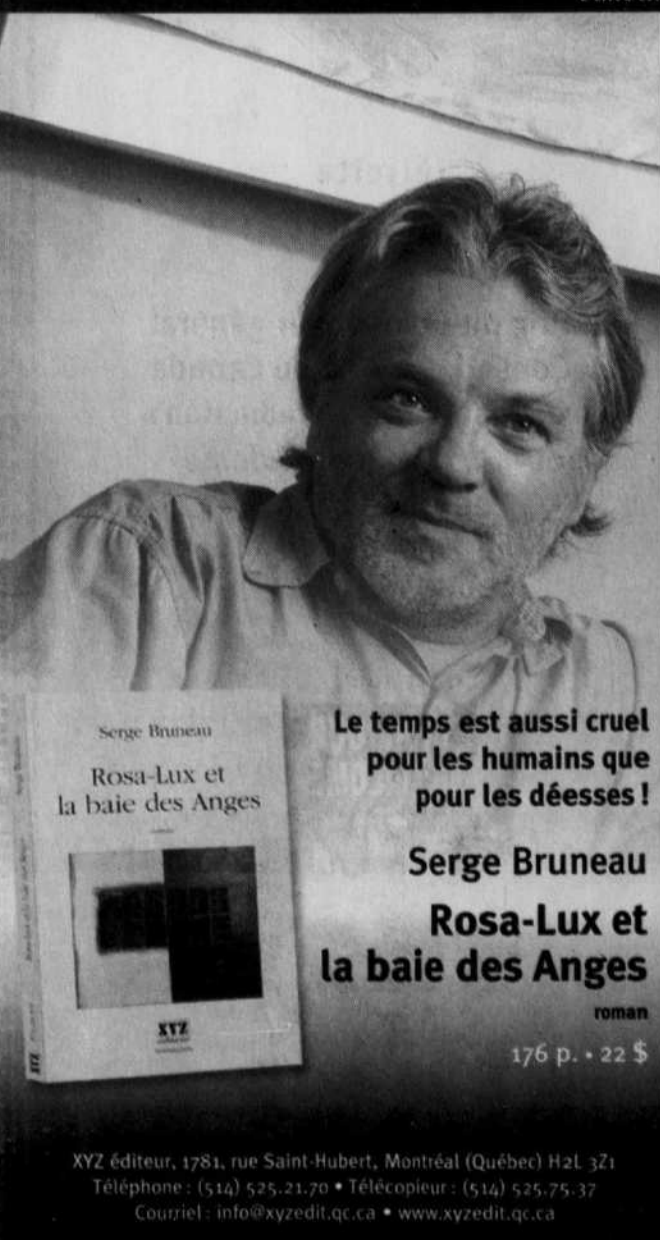
S'enchantement...

Commandements,
litanies et autres
imprécationsTextes et dessins de
Célyne Fortin
120 pages • 19,95\$Lancement le jeudi 30 octobre de 17 h à 19 h
L'Écume des jours, 125, rue Saint-Viateur ouest, Montréal.Olivieri
librairie & bistro

Cet automne

« je ferai du vélo, j'irai
au théâtre, je réserverai
une soirée à mes amis,
je mangerai équilibré,
je travaillerai moins... »et surtout je lirai un
livre par semaine »Du lundi au samedi
de 9 à 22 h
Dimanche de 10 à 19 hCHEZ OLIVIERI,
NOUS VOUS AIDERONS
À TENIR VOTRE
PROMESSELibrairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.comLIBER
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
ÉNAF-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)Éthique publique hors série
sous la direction de
Isabelle LasvergnasLe vivant
et la rationalité instrumentaleCOLLABORATEURS:
Thierry Hentsch
Isabelle Lasvergnas
David Le Breton
Sébastien Mussi
Marcelo Otero
Christian Saint-Germain
Francine Tardif
Monette Vacquin
Louise Vandelac
Florence VinitLiber
Cahiers de recherche sociologique
204 pages, 24 dollarsLe Québec
en 40 sites
incontournablesPierre Lahoud, Yves
Laframboise et Henri Dorion
ont mis en commun leur
amour et leur connaissance
du Québec afin de nous
faire visiter 40 sites
choisis pour leur charme
et leur originalité. Des
cartes géographiques,
des indications sur les
itinéraires ainsi que des
suggestions de visites et
de lectures complètent la
description de chacun des
sites. Un vaste programme
pour découvrir le Québec.LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
www.edhomme.comla vie
à travers
des livres

Romanichels

XYZ
éditeurLe temps est aussi cruel
pour les humains que
pour les déesses!Serge Bruneau
Rosa-Lux et
la baie des Angesroman
176 p. • 22 \$XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

LA CHRONIQUE

Høeg, extraordinaire fabuliste

J'avais eu le plaisir de commenter dans ces mêmes pages la parution du roman de Peter Høeg, *La Femme et le singe*, une allégorie fantasque à la manière de *La Planète des singes* (revue et corrigée) avec, pour toile de fond, les grands parcs zoologiques de l'Angleterre moderne, les travers de l'humanité qui y loge — arrivisme, sens exacerbé de la hiérarchie, pulsions sexuelles débridées, alcool... — et une histoire d'amour entre un singe mutant et une femme. Je m'en étais régalé, bien que tout cela n'ait pas laissé de souvenirs impérissables en moi.

Il en va tout autrement cette fois-ci. La parution en français de ces huit *Contes de la nuit* me confirme que Peter Høeg, né en 1957, est non seulement un extraordinaire fabuliste mais aussi un écrivain qui a de la profondeur, qu'il est par ailleurs un fin connaisseur de la littérature universelle.

On peut comprendre que, pour les Danois, ce livre soit devenu un classique. Le choix d'une forme et d'une langue qui tendent vers le conte n'est pas étranger à ce succès. Non plus que la grande virtuosité de l'auteur, qui a su faire s'imbriquer parfaitement mythe et connaissance, tout en affabulant un certain nombre de disciplines en les soumettant à la question du sens de la vie et de la vérité. Tout cela est non seulement captivant à lire, mais nous laisse comme un arrière-goût d'infini... et de néant. En effet, entre l'art qui ment pour mieux nous indiquer la vérité et les entreprises humaines qui prétendent fonder leur vérité sur l'observation de règles qui sont précisément là pour faire écran au néant qui les a fait naître, il y a l'homme face à son destin, c'est-à-dire à ses masques. « J'ai une amie [...] qui soutient que la vérité d'une personne se lit sur son masque. Elle veut dire par là [...] que, par le choix de son masque, l'homme révèle la vérité de sa stratégie [...]. Le masque est en effet l'ultime vérité, non pas parce qu'il révèle ce qu'il y a en dessous, mais parce qu'il n'y a rien en dessous. Et cela vaut pour toute l'existence. Cela vaut pour vous et pour moi. Cela vaut évidemment aussi pour la littérature » (*Voyage vers un cœur noir*).

Quant aux règles et aux lois que l'homme se donne pour assurer l'existence de sa communauté, elles ne sont pas sans faire penser à cette fable racontée par l'écrivain Morton Ross dans le conte qui a



Jean-Pierre Denis

pour titre *Le Jugement du président de la Cour suprême, Ignatio Landstad Rasker*. C'est l'histoire d'une jeune femme inculpée à qui vient soudain l'idée, pendant son procès, que « tous les acteurs hormis elle-même sont des poupées mécaniques » et qui découvre en effet qu'aussi bien le juge que les membres du public qui assistent à son procès ont une clef dans le dos. En d'autres mots, son procès est perdu d'avance, car nul n'est en mesure d'agir librement par rapport à ses croyances ou aux lois qui confortent son identité. Heureusement, il y a l'amour... par lequel tout peut arriver, mais aussi bien le contraire!

Nuit de mars 1929

Tous ces contes ont en commun une date et un thème. Tous se déroulent ou ont pour date symbolique la nuit du 19 mars 1929. Tous rendent compte d'une fragilité devant l'incertitude du monde et les aléas du destin. Et tous parlent d'amour... Le président de la Cour suprême du Danemark, parangon de la vertu et modèle pour tous les siens, se voit transformé ou plutôt transfiguré par l'amour que fait naître en lui l'écrivain qu'il doit juger pour atteinte aux bonnes mœurs, au point de sacrifier tout ce pour quoi il a travaillé toute sa vie (*Le jugement du président de la Cour suprême, Ignatio Landstad Rasker*). Un ex-danseur, bloqué dans le port de Lisbonne avec son compagnon musulman, racontant l'histoire de cette danseuse au lourd passé dont il tomba follement amoureux autrefois, qu'il ne put jamais toucher parce qu'il considérait qu'elle était une sorte d'ange dont la grâce, autrement, se serait aussitôt évanouie, jusqu'au jour où il découvrit le mensonge dont elle s'était toujours voilée (*Hommage à Bournonville*). Une éminente physicienne qui, persuadée que l'amour va toujours en décroissant pour finalement se tarir

(forte des théories de la mécanique quantique, elle prétend que « seul l'être qui est un système fermé [...] peut conserver la constance de son amour », car autrement l'énergie se dissipe), cherche à reproduire une expérience scientifique qui isolerait le dessin énergétique propre aux premiers moments de l'amour et qui est contenu dans les particules du souvenir (*Expérience sur la durée de l'amour*).

Les citoyens d'une ville du Danemark, Vaden, qui, aimant d'un amour fou et fanatique leurs enfants et ne tolérant pas que quoi que ce soit de mauvais leur arrive, s'isolent de tout le pays à la suite d'une épidémie de variole particulièrement mortelle, jusqu'au jour où, trompés par des saltimbanques qui prétendent avoir été victimes d'une tempête en mer, ils les laissent entrer (*Compassion pour les enfants de Vaden*). Un écrivain qui, pour mieux connaître la femme qu'il aime et qui ne lui a jamais présenté sa famille, décide, sans lui en parler, de se rapprocher de ladite famille pour écrire un roman sur celle-ci. La prestigieuse famille Van Austen jouit dans la ville d'une réputation hors du commun, due au fait, notamment, qu'elle incarne la durabilité des sentiments amoureux. Je ne vous dis pas ce que le jeune écrivain va découvrir sous ces apparences trompeuses (*Histoire d'un mariage*)... Chaque fois se jouent le drame de l'amour et le combat pour en mater les incertitudes. Doit-on s'ouvrir, se fermer? Et jusqu'où, dans l'un ou l'autre sens?

L'écriture de Høeg ne cherche pas ici à être novatrice, elle dépend trop de la forme et de la tradition du conte, voire du mythe. Nous ne sommes pas loin, parfois, du romantisme, d'autres fois du symbolisme. Mais à chaque occasion, l'auteur réussit à nous captiver, ce qui est le véritable pouvoir de la littérature et son secret dessain.

CONTES DE LA NUIT

Peter Høeg
Seuil
Paris, 2003, 287 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Triste Haïti de Marc Trillard

GUYLAINE MASSOUTRE

On dit habituellement d'un livre populaire ou d'un polar qu'il est bon lorsqu'on ne peut pas arrêter de le lire. Le roman de Marc Trillard, *Le Maître et la Mort*, ne fait pas partie de cette catégorie. On voudrait le quitter à peine ouvert. Est-ce la preuve d'un mauvais livre?

On dit aussi que les romans écrits dans le style oral et pauvre des journalistes ne sont pas littéraires. Or *Le Maître et la Mort*, pourtant publié chez Gallimard, fait partie de cette espèce. Pour un premier titre de Trillard chez cet éditeur, lui qui a fait ses armes et son nom aux Éditions Phébus, le ton d'entrée, à la lire, étonne.

Cette double énigme, en réalité, se résout vite, passé l'enterrement du directeur de Radio Haïti Inter, Jean Dominique, assassinat authentique évoqué dans les premières pages. Ce qu'on voudrait ne pas savoir ne peut pas se dire en termes fleuris. Il est question de la dernière campagne présidentielle à Port-au-Prince, en l'an 2000. Depuis 13 ans, Jean-Bertrand Aristide, soutenu par un pègre sinistre, y a installé au pouvoir un régime de terreur d'une gravité extrême.

Sur cette île d'enfer pour ses cinq millions d'habitants, aucune horreur n'a été évitée qui n'excède les récits d'imagination, en fait d'assassinats sordides et de principes bafoués. La république — un mot de la pire langue de bois — la plus pauvre de l'Amérique latine n'a plus rien du fier Etat noir qui, la première des colonies françaises, avait acquis son indépendance en 1804. Sait-on que le texte en fut rédigé sur la peau d'un blanc? Triste allégorie que mentionne Trillard.

La porte d'entrée française

Pour qui dénonce la situation, le meilleur ton, on le comprend, est un style épique, direct, elliptique et nerveux, pas trop nuancé. Il y a urgence. Car des soins, il en faudrait pour ces pauvres gens, paralysés par la corruption et les assassins de l'Etat.

Trillard s'est acquis une réputation de romancier solide sur le Cap-Vert et l'Angola; il a obtenu le prix Interallié pour *Eldorado 51*, situé au Paraguay. Journaliste de gauche, homme de théâtre radiophonique, écrivain à plein temps, il connaît bien l'éccœurment né des faits réels, ici le malheur d'une population. Ce Toulousain n'a eu de cesse de dénoncer la pourriture en place et les complicités ou les impuissances des organismes internationaux face aux exécuteurs de très basses œuvres.

Il n'a eu qu'à suivre la piste française. Une bourse, pour *Le Maître et la Mort*, lui a permis de remonter la filière. On a peine à en croire tous les développements tant cela se passe à nos portes. Trillard démonte: « La zérotolérance, spécialité du droit coutu-

mier haïtien, récurrente comme une infection à rétrovirus. Haïti, serpent qui se mord la queue. Haïti, scorpion se plantant le dard dans le dos. Seul pays au monde à confondre temps de paix et guerre civile, une moitié de la population passe son temps à exterminer l'autre moitié. »

Action politique

Comment agir et éviter qu'une surenchère médiatique n'enfonçe le pays plus avant dans ses morts? La plume est toujours une arme. Rappelons-nous.

Lorsque Bernard-Henry Lévy écrit un reportage sur Lagos, gigantesque bidonville dans le ciel ouvert du Nigeria, l'article fait le tour de maints magazines, est traduit, fait tache d'encre longtemps. *L'Actualité* l'a repris en 1992 sous son titre-choc « L'Afrique, le rêve fracassé ». Terrible carnet de voyage. On y voit la déroute de la pensée africaine et d'une civilisation originale, désormais ambiguë et entachée.

Trillard s'inscrit dans un même reportage lyrique, compatissant et en colère. Sous le couvert d'un blanc, fagoté de l'habit d'évangéliste, il sillonne le pays et ses misères. De courageux journalistes signalent, du mieux qu'ils le peuvent, les attentats et exécutions extrajudiciaires dans la rubrique accablante des faits divers.

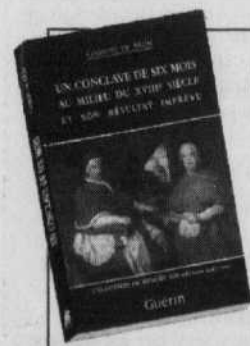
Le « Maître », c'est ce personnage. La mort, aussi, elle est partout, son étau rampant se resserre autour de cet ex-bibliothécaire en perdition, pourtant « homme nourri au lait de la civilisation ». Il hume à pleins poumons la violence latente; le danger l'embrase. Il a compris le pouvoir de nuisance mafieuse auquel se réchauffent les miséreux. Loin d'eux, il trouve bonne la condition de privilégié; il s'est bâti un château de cartes.

Le vrai modèle, c'est le « Maître » du pays. Il s'y est érigé une forteresse. De là, il ne voit ni les arrestations sommaires ni les fusillades sur des femmes tirant l'eau d'un puits. Ni les exécutions dans les commissariats. Ni les terribles conditions de détention. Ni les lynchages publics, ni les entraves aux élections, au dépouillement des votes. Ni la férocité des *zenglendos*, des bandits débridés qui, tiens, portent des uniformes officiels. Ni ces précheurs-racketteurs qui mélangent dieu, diable, vaudou et guérisseurs en brandissant faux stigmates et reliques puantes.

Voilà pourquoi il y a des livres nécessaires qu'on voudrait refermer. Pour ne pas voir les bourreaux maculés de foie arraché, dans un signe de croix, à la victime éventrée sous les yeux des siens. Documenté. Féroce. Hallucinant.

LE MAÎTRE ET LA MORT

Marc Trillard
NRF Gallimard
Paris, 2003, 314 pages



Gabriel de Mun

Un conclave de six mois

L'élection de Benoît XIV

Un sujet qui est dans l'air.

128 pages — 14,95 \$

Les Éditions
GUÉRIN
(514) 842-5481

En vente dans toutes les librairies



LES ÉDITIONS D'ART LE SABORD

félicitent leurs deux finalistes pour leur nomination aux

Prix littéraires du Gouverneur général de 2003



Dans les catégories

Études et essais :

Louise PRESCOTT pour
Le complexe d'Ulysse
Signification et micropolitique dans la pratique de l'art

Poésie :

Nicole BROSSARD pour
Cahier de roses et de civilisation
(œuvres visuelles de Francine Simonin)XYZ
éditeur

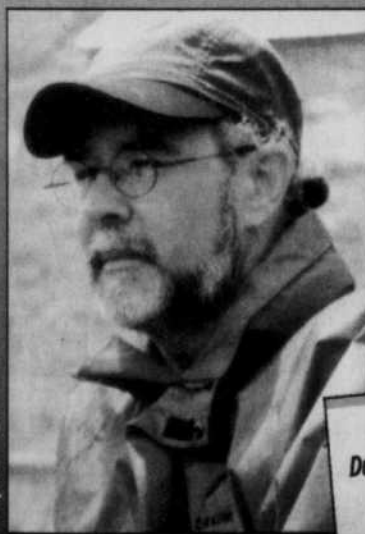
félicite Esther Croft finaliste

- Prix France-Québec Philippe-Rossillon
- Prix du Salon du livre de Québec
- Prix des abonnés du Réseau des bibliothèques de la ville de Québec

pour son roman *De belles paroles*Esther Croft
De belles paroles
romanXYZ
éditeur

félicite Jean Désy

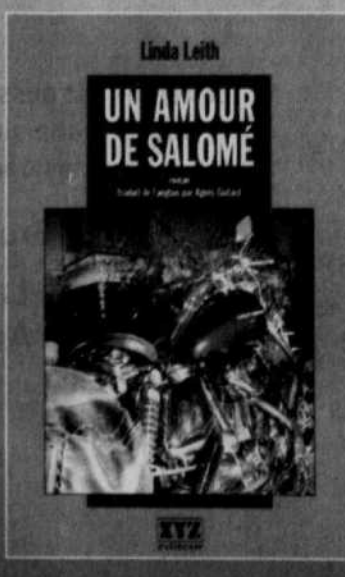
- Finaliste au prix des abonnés du Réseau des bibliothèques de la ville de Québec
- Mention spéciale du Salon du Livre Saguenay-Lac-Saint-Jean

pour son récit *Du fond de ma cabane*Jean Désy
Du fond de ma cabane
récitXYZ
éditeur

félicite

Agnès Guitard
finaliste

au Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada dans la catégorie « Traduction » pour *Un amour de Salomé* de Linda Leith (*The Tragedy Queen*)



ESSAIS

BIOGRAPHIE

L'ami Fidel

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU
LE DEVOIR

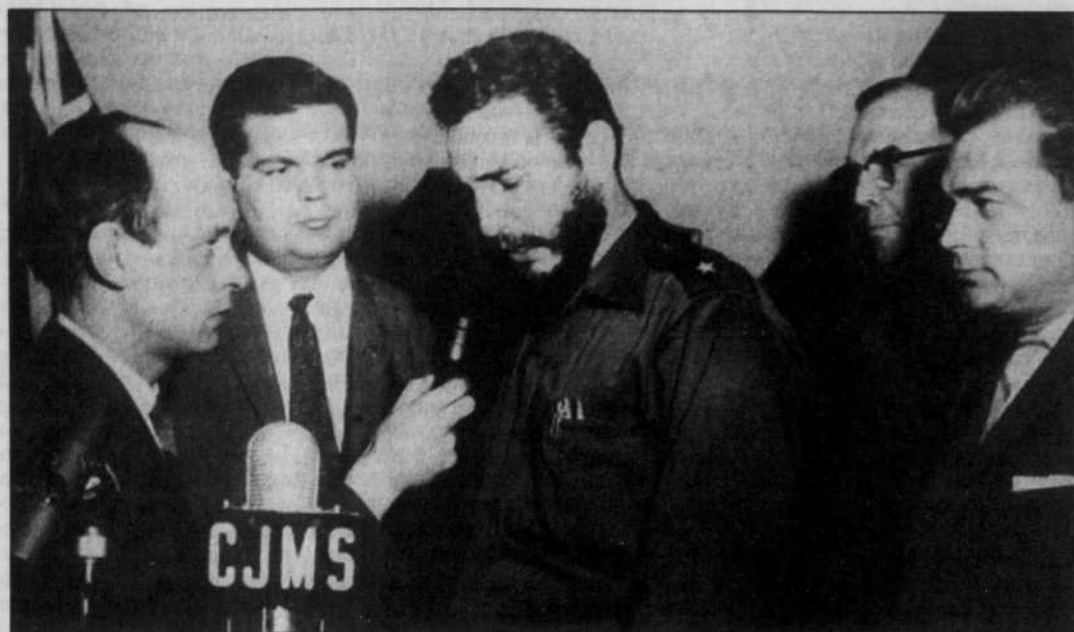
Milan, l'éditeur Giangiacomo Feltrinelli est fasciné par Fidel Castro. Nous sommes au début des années 60. Feltrinelli est alors aux services de renseignement italiens ce que Fidel Castro est à la CIA: un homme à surveiller étroitement, voire à éliminer.

Fils de banquier, Feltrinelli est vite devenu un éditeur de renom et un révolutionnaire clandestin. En 1964, il entend publier les mémoires du grand barbu de Cuba, ce fils de rien devenu, pour un temps du moins, l'incarnation même du «grand dirigeant révolutionnaire». L'éditeur prend donc contact avec le frère d'armes du Che et s'envole pour Cuba. Il lui offre une forte somme pour travailler avec lui à la rédaction d'un livre. Fidel accepte, mais l'affaire dérive vite à cause de ses digressions oratoires infinies, une spécialité du *líder máximo*.

Dans des notes écrites lors de son voyage de retour, un Feltrinelli dépit affirmé que Fidel lui apparaissait inapte au travail gouvernemental, voire au travail tout court. Ce géant barbu, pense-t-il, est un être essentiellement rhétorique. Il ajoute ceci: «Je crois qu'il est mal informé et qu'il confond une attitude de dénonciation polémique avec la réalité. Il ne demande jamais à connaître les nouvelles, il me semble une personne très imbue d'elle-même, avec des choses apprises au hasard et collées à son esprit, des clichés ramachés, d'où il résulte que lui parler ne sert à rien.» Il a dès lors à peu près tout dit pour tracer un portrait de base du dictateur cubain.

Feltrinelli ne poussera guère plus loin son aventure sous le ciel cubain. Il mourra dans l'explosion d'une bombe qu'il tentait d'installer sous un pylône électrique.

Castro, lui, est toujours bien vi-



René Lévesque interviewe Fidel Castro, à l'époque où celui-ci tolère encore un peu les journalistes.

vant. Il enterre ses ennemis comme ses amis, parmi lesquels il faut compter Pierre Elliott Trudeau et François Mitterrand. Mais près d'un demi-siècle après son accession au pouvoir, l'homme semble plus difficile que jamais à approcher et à interroger. Le *líder máximo* a refusé de répondre aux questions de Serge Raffy, ancien rédacteur en chef adjoint du *Nouvel Observateur* et ancien rédacteur en chef du magazine *Elle*. Ce journaliste vient néanmoins de lui consacrer une imposante «biographie». Mais sur Castro, on en apprend peut-être plus à lire les notes de gens tel Feltrinelli (Christian Bourgois, 2001) ou, mieux, la biographie signée par Tad Szulc (Payot, 1987).

C'est que Serge Raffy semble surtout à la recherche de l'effet. Il confond l'écriture d'un livre avec celle d'un article pour magazine

imprimé sur papier glacé. Les références sont laissées de côté, souvent au profit d'élucubrations qui servent un point de vue étroitement anticastriste. Par exemple, l'assassinat du Che aurait été plus ou moins orchestré par Fidel, dit-il, tout comme le coup d'Etat du général Pinochet au Chili. On veut bien, mais faut-il croire l'auteur sur parole?

À en croire son éditeur, en tout cas, ce gros livre répondrait à toutes les promesses d'une biographie, et un peu plus encore. Mais l'auteur, d'entrée de jeu, prend pourtant la peine d'écrire qu'il ne sait pas trop ce qu'il a fait: roman, biographie, essai ou un peu tout cela à la fois?

Serge Raffy montre quand même du doigt certaines zones d'ombre. Notamment les rapports très amicaux qui lient Castro à l'écrivain Gabriel García Márquez, Prix Nobel en 1982. Le biographe montre le célèbre écrivain assistant, en 1989, à un procès politique truqué. García Márquez se trouve alors en compagnie de son ami, derrière une glace sans tain... Ce procès public, télévisé de surcroît, est tout à fait digne de l'époque de Staline ou de Mao. Il conduit, comme il se doit, à l'exécution de

quelques hommes, dont l'important général Ochoa. L'écrivain a-t-il assisté aussi à la mort des fusillés?

Serge Raffy s'interroge par ailleurs sur la collusion entre le régime castriste et les marchés de la drogue, nouvelle source de financement du régime depuis l'effondrement du bloc soviétique. Et il y a aussi cette question de l'homophobie délirante de Castro qui fait l'objet de quelques propositions historiques intéressantes.

Mais que reste-t-il de cette lecture? À cause du traitement par trop journalistique, peut-être pas davantage que la lecture de ces hagiographies illustrées du régime, ces livres pour prières révolutionnaires inconscientes dont Hilda Barrio et Gareth Jenkins donnent le plus récent exemple avec leur complaisant *Che Guevara*.

CASTRO L'INFIDÈLE

Serge Raffy
Payot
Paris, 2003, 672 pages

CHE GUEVARA

Hilda Barrio et Gareth Jenkins
Autrement
Paris, 2003, 432 pages

HISTOIRE

Bougainville l'Iroquois

MICHEL LAPIERRE

Que Grand-Ciel-en-Courroux, Iroquois de Kahnawake, membre de la famille de la Tortue, tente, après la défaite des plaines d'Abraham en 1759, de refonder le Canada aux Malouines, près de l'Argentine actuelle, et, en faisant par la suite le tour du monde, de réinventer le mythe du bon sauvage à Tahiti, cela n'est pas du délire.

Louis-Antoine de Bougainville, aide de camp de Montcalm et plus tard explorateur des mers du Sud, déclare avoir été «naturalisé» Iroquois par les Amérindiens de Sault-Saint-Louis, au sud-ouest de Montréal. «Il m'a fallu pleurer, gémir, fumer dans le calumet des enterrements», avoue-t-il après les funérailles de ses frères de la famille de la Tortue, tués dans une attaque menée contre les Anglais en 1758.

Tardive, la contribution de Bougainville à l'élaboration du mythe du bon sauvage n'a pas eu l'écho de celle de ses devanciers: Lahontan, Lafitau et bien d'autres. Rédigés entre 1756 et 1763, ses *Écrits sur le Canada* n'ont été publiés qu'au XX^e siècle. La plus célèbre exaltation de l'homme naturel, celle que nous trouvons dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* que Rousseau avait déjà publié en 1755, ne leur doit rien du tout. Constitués de mémoires, d'un journal d'expédition et de lettres, les *Écrits sur le Canada*, qu'on vient de rééditer, n'ont pu influencer, au XVIII^e siècle, que des cercles restreints. Cela n'empêche pas Bougainville d'occuper une place considérable parmi les précurseurs de l'ethnographie grâce à ses fines observations sur les Amérindiens et leurs «frères», les «Canadiens».

Au XVII^e siècle, les Amérindiens avaient la réputation de ne pas redouter la mort. Fondée de toute apparence sur leur croyance primitive en l'au-delà, leur attitude avait bouleversé les jésuites au point de remettre secrètement en cause le lien nécessaire que ces missionnaires établissaient entre le christianisme et la supériorité de la civilisation européenne. Au siècle suivant, Bougainville, quant à lui, estime que les Amérindiens craignent la mort et, s'il leur reconnaît une grande bravoure impulsive comme à leurs frères canadiens, il refuse d'attribuer aux uns et aux autres le «con-

rage de constance» dans l'infortune. Ce qui ne lui permet pas de croire à une dégénérescence du bon sauvage, causée par une lente européanisation. «Les sauvages sont, à peu de choses près, les Grecs d'Homère», écrit-il avec enthousiasme.

Et les Canadiens, eux, qui sont-ils donc? Des sauvages blancs, «admirables dans les bois», qui ont l'orgueil de se dire habitants et qui forment «le peuple le plus indocile et le plus indépendant», nous répond Bougainville. Selon lui, les Canadiens «seraient scandalisés d'être appelés paysans». Ils sont, juge-t-il, «d'une meilleure étoffe» que les paysans français. N'ont-ils pas la singularité de parler français, ce qui, dans la France patoisante d'avant la Révolution, était loin d'être la règle?

Bougainville estime que les Canadiens respirent, comme les Amérindiens, l'air de l'indépendance. En Amérique, il reconnaît presque «le cri de la nature», «la véritable jeunesse du monde» et «la plus orageuse liberté» que Rousseau percevait chez le bon sauvage. Pour Bougainville, les Canadiens et les Français forment deux nations distinctes. «Quand le Canada sera bien établi, écrit le militaire, il essuiera bien des révolutions, n'est-il pas naturel qu'il s'y forme des royaumes et des républiques qui se sépareront de la France?» Mais comme cette évolution naturelle se trouve rompue, en 1760, par la conquête anglaise, il déplore que, en devenant maîtresse des mers, l'Angleterre se targue d'être, au mépris de la liberté, la «monarchie universelle faussement imputée à Louis XIV».

Bougainville soutient que nos alliances avec les Amérindiens ont retardé la prise de Québec. Son contemporain Pierre Pouchot accorde lui aussi de l'importance à ces alliances dans d'intéressants *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, publiés en 1781 et réédités aujourd'hui. Cependant, à la différence de Bougainville, Pouchot, qui n'a pas la perspicacité de ce dernier, rejette le mythe du bon sauvage en reprochant à Rousseau d'avoir émis «des idées aussi fausses qu'étrangères». Il insiste trop sur la véricité des détails au sujet des Amérindiens pour mieux négliger la portée philosophique et politique de la découverte émerveillée de l'homme primitif.

Rousseau a fait spontanément le lien entre les indigènes des terres lointaines et les classes populaires de l'Europe pour définir l'égalité et la liberté. Son bon sauvage engendre le citoyen. En déposant au Panthéon, dès 1794, les restes de Rousseau, père de la Révolution et de la République, les Français y ensevelissent, sans trop s'en douter, l'Amérindien libre et universel que Bougainville comparait à Ulysse.

ÉCRITS SUR LE CANADA

Louis-Antoine de Bougainville
Septentrion
Sillery, 2003, 432 pages

MÉMOIRES

SUR LA DERNIÈRE GUERRE
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Pierre Pouchot
Septentrion
Sillery, 2003, 324 pages

GONCOURT

SUIITE DE LA PAGE F 1

«C'étaient les canailles nazies qui vivaient et les vivants, ici, qui avaient peur», se dit Hans Trow. Dans le roman d'Amette, Maria Heich cite un poème de Brecht qui dit son désabusement à l'égard de sa patrie divisée: «O Allemagne, comme tu es déchirée. / Et tu n'es pas seule chez toi / Dans les ténèbres, dans le froid / Chaque veut oublier l'autre. / Tu aurais de si belles plaines / Et tant de villes bien vivantes. / Si tu te fais à toi-même / Tout ne serait qu'un jeu d'enfant». À travers les années, Brecht conservera en politique une position ambiguë.

Ce n'est pas la première fois que Jacques-Pierre Amette écrit sur Brecht, qui était déjà mis en scène dans son roman précédent, *Province*. À la lumière d'aujourd'hui, il conclut son roman avec le passage à l'Ouest, la seule issue possible pour une Maria à qui l'amour est interdit.

LA MAÎTRESSE DE BRECHT

Jacques-Pierre Amette
Albin Michel
Paris, 2003, 307 pages



L'Inconvénient

accueille la V^e Rencontre internationale de

L'ATELIER DU ROMAN

L'improbabilité des revues littéraires

Keith Botsford
Isabelle Daunais
Jacques Godbout
Wladimir Kryszynski
Monique LaRue
André Major
Gilles Marcotte

Guadalupe Nettel
Gilles Pellerin
Lakis Proguidis
François Ricard
Yvon Rivard
Massimo Rizzante

Les 30 et 31 octobre 2003

(jeudi de 9 h 30 à 18 h - vendredi de 9 h 30 à 13 h)

entrée libre

Salle Marie-Thérèse Reverchon
Département de langue et littérature françaises
Université McGill
3460, rue McTavish, Montréal

Conseil des arts et des lettres

Québec



Le Conseil des Arts du Canada | The Canada Council for the Arts

www.inconvénient.ca

JACQUES HENRIPIN

LA MÉTAMORPHOSE DE LA POPULATION CANADIENNE

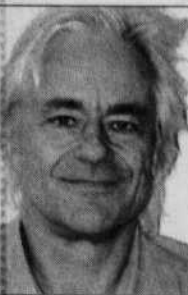
Cet ouvrage est le premier à présenter l'évolution globale de la population du pays, de ses origines les plus lointaines jusqu'à ses transformations les plus récentes. Avec l'art de la vulgarisation de haute tenue qui le caractérise si bien, Jacques Henripin explique en termes accessibles les phénomènes majeurs qui ont marqué le développement de la population québécoise et canadienne. Chose appréciable par ailleurs, l'auteur ne se prive pas de certains accents polémiques qu'il prend toujours soin cependant de distinguer des considérations proprement scientifiques.

300 pages • ISBN 2-922245-97-7 • 24,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA

WWW.VARIA.COM

Les Presses de l'Université de Montréal

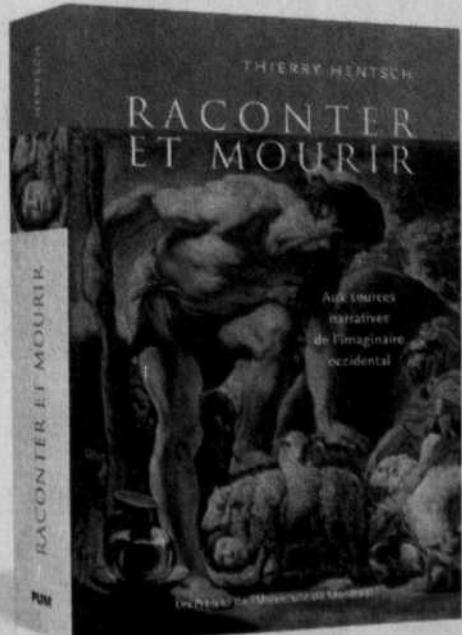


FINALISTE
Prix littéraire
du Gouverneur général 2003
Catégorie Études et essais

THIERRY HENTSCH

Raconter et mourir

Aux sources narratives de l'imaginaire occidental



432 PAGES • 29,95 \$

PUM

Université de Montréal

ESSAIS

Le cybermonde en question

Issus d'un dossier parrainé par *Le Devoir* et dirigé par Hervé Fischer, les textes regroupés dans *Les Défis du cybermonde* tentent de réfléchir aux enjeux de l'âge du numérique. Comme le résume Jean Gagnon, à qui revient la tâche de clore ce projet, «à la lecture de ces articles, bon nombre d'entre nous [...] auront éprouvé le sentiment que, devant nous, avec ou sans nous, de multiples changements s'opèrent, qu'une nouvelle culture se cherche, que de nouvelles conceptions de l'humanité et de sa place dans le monde se dessinent et que les nouvelles technologies numériques chambardent les frontières de nos nations, de nos identités, de nos corps, de nos particularités disciplinaires en science et en art et qu'elles favorisent une reconfiguration des savoirs». Faut-il s'en réjouir ou s'en alarmer?

Passant «de la saine perplexité», pour quelques-uns d'entre eux, à «l'enthousiasme futurologique», pour la plupart, la trentaine de collaborateurs réunis ici font le tour du problème en abordant ses multiples facettes.

«Quelles seront, se demande par exemple Pierre-Léonard Harvey, les conséquences progressives de l'interconnectivité globale, c'est-à-dire de ce nouvel idéal d'interaction sociale que l'on peut appeler "l'opulence communicationnelle"?» Iront-elles dans le sens d'un «renforcement du contrôle», c'est-à-dire vers une «démocratie occulte», ou dans celui d'une «créativité spontanée»? Le cybercitoyen, ajoute Derrick de Kerckhove dans le même sens, vivra-t-il dans un monde plus démocratique que celui de son ancêtre? Pour que cela s'avère, précise pour sa part Clément Laberge, il faudra que les cyberpédagogues, dont il appelle la venue de tous ses vœux, contribuent «à mettre les enfants en contact avec la culture qui préside au développement de la société numérique et dont la compréhension, même partielle, [lui] apparaît indispensable pour éviter d'en devenir un citoyen-consumateur contemplatif».

Parle-t-il, en affirmant cela, de la même chose que Martin Freeth, son collègue jovialiste qui rêve d'un «Hollywood de l'éducation», c'est-à-dire «un vaste marché global de l'apprentissage» dans lequel «ce sont les étudiants et non les enseignants qui seront bientôt les mieux placés, et ils pourront ainsi prendre le contrôle de leur propre expérience»? Pour l'avenir du monde humain, on nous permettra, à titre de réfractaire à la fascination numérique, de souhaiter que ce ne soit pas le cas.

Faut-il se réjouir, avec Joël de Rosnay, et fût-ce de façon critique, du fait que, «grâce à la discipline émergente que nous avons appelée dès 1981 la "biotique" — mariage de la biologie et de l'informatique dans des matériaux intelligents — l'homme entrera en symbiose avec les réseaux d'information qu'il a extériorisés de son propre corps»? On choisira plutôt, avec notre collègue Antoine Robitaille, de se méfier des logiques utopistes et dystopistes: «Malgré la puissance de cette vision du monde, malgré sa prédominance dans les cercles de la pensée correcte, malgré le soutien implicite que peut lui apporter un discours convenu sur le métissage, le mélange, comme étant bon en soi, malgré une suspicion généralisée face à toute argumentation fondée sur le concept de nature, je ne crois pas que l'avenir soit écrit. L'avènement de la posthumanité, s'il est très probable, n'a rien d'inéluctable.»

L'avènement du postnationalisme, lui non plus, n'a rien d'inéluctable, et l'invitation de Serge Proulx à «repenser en profondeur ce qui constitue le noyau dur de l'identité québécoise», invitation qu'il formule en se demandant si on peut encore «retenir la métaphore du "noyau dur" comme catégorie pour penser les traits nécessaires de l'identité québécoise», nous apparaît relever de la fuite en avant.

Aussi, s'ils soulèvent souvent de bonnes questions, les collaborateurs des *Défis du cybermonde*, pour la plupart, ne semblent avoir retenu que le premier terme du mot d'ordre du directeur de ce collectif: la fascination critique. Il faut dire que Fischer lui-même, à cet égard, ne prêche pas vraiment par l'exemple.

L. C.

LES DÉFIS DU CYBERMONDE

Sous la direction d'Hervé Fischer Presses de l'Université Laval Saint-Nicolas, 2003, 234 pages

Les flottements de Marc Brière



Louis Cornellier

Le Parti québécois est-il, comme le suggère le titre du plus récent essai de Marc Brière, un parti en sursis? En tout cas, ce n'est pas en lisant cet ouvrage, qui ne remplit pas ses promesses, que nous pourrions nous faire une meilleure idée de ce sujet. Redondante et très peu convaincante, compte tenu du flou théorique sur lequel elle se fonde, cette énième contribution de l'ex-juge Brière au débat sur la question nationale n'apporte en effet strictement rien de neuf aux propositions déjà formulées par celui qui se définit comme un «souverainiste-fédéraliste ou confédéraliste».

Le principal cheval de bataille de Marc Brière, on commence à le savoir, est cette constitution québécoise qu'il appelle de tous ses vœux, parce qu'elle seule serait à même de donner une assise solide à la nation civique québécoise qui n'existe pas encore. Multinationale en ce qu'elle est composée de Franco-Québécois, d'Anglo-Québécois et d'autochto-Québécois, la société québécoise doit procéder, pour sortir de l'impasse, à «l'acte fondateur» qui en fera «cette nation civique québécoise tant désirée». Pour l'heure, toute revendication à la souveraineté ou à une autonomie accrue manque de légitimité puisque, sous le couvert d'être représentative des désirs de l'ensemble de la nation, cette démarche ne serait l'affaire que du groupe franco-québécois.

Pour Brière, il importe donc

d'abord «de faire la maison commune, la nation civique: on pourra toujours décider après s'il est préférable que la maison commune continue de faire partie du complexe canadien ou qu'elle en soit à demi détachée ou entièrement séparée». Henry Milner, son préfacier, résume ainsi: «Avant de tout mettre en œuvre pour chercher une illusoire reconnaissance de la part des autres, les Québécois doivent d'abord se reconnaître entre eux.»

Brière, dans son ouvrage précédent, *Pour sortir de l'impasse: un Québec républicain!*, publié il y a tout juste un an, développait exactement la même thèse. Qu'y ajoutait-il aujourd'hui? Simplement ceci: le PQ, parce qu'il rechigne à embarquer dans ce bateau en prétextant que la nation civique québécoise existe déjà et qu'elle a toute la légitimité nécessaire pour revendiquer sa souveraineté à l'intérieur d'une démarche référendaire, serait un parti «en sursis». À qui incombe la responsabilité de l'impasse actuel-

le? Aux «purzédurs» des trois camps (francophone, anglophone et autochtone), mais particulièrement à ceux du PQ, écrit Brière.

Les choses, pourtant, ne sont pas si simples. Bien beau projet, en effet, que celui d'une «maison commune» fondée sur la reconnaissance mutuelle, mais on voit mal qui, au Québec, à part le PQ justement, s'est montré intéressé à y participer. Toute la difficulté de sa réalisation, en fait, tient à l'existence bien concrète d'un projet national concurrent qui emporte l'adhésion de ceux que Brière souhaite inclure dans le projet québécois et qui s'y refusent parce que la nation, pour eux, ne saurait avoir d'autres contours que canadiens.

D'un côté, Brière accuse les indépendantistes qu'il dit radicaux de nuire à son projet de patriotisme constitutionnel à la québécoise en manquant d'ouverture d'esprit; de l'autre, il reconnaît que les Anglo-Québécois refusent d'y participer: «Ils ne veulent pas d'une nation québécoise distincte de la grande nation canadienne, d'une nation majoritairement francophone dans laquelle ils deviendraient minoritaires. [...] C'est pourquoi il faut qu'advienne ce Québec nouveau, français, mais faisant une bonne place à l'anglais, ce Québec fort de l'intégration harmonieuse de ses populations. Ce Québec, il faudra sans doute le faire sans eux, mais pour eux aussi bien que pour nous, francophones, car eux font partie de nous, que cela leur ou nous plaise ou

non.» En d'autres termes, Brière, quand il accepte l'épreuve de la réalité, en arrive exactement à la même conclusion que la plupart des souverainistes qu'il accuse de sauter des étapes!

Ce n'est d'ailleurs pas là la seule inconséquence de cet ouvrage à la pensée trop souvent déconcertante. Drôle de confédéraliste, en effet, que celui qui multiplie les appels à la souveraineté sous prétexte «que le fédéralisme canadien n'a pas su ou pu faire au Québec une place qui lui convienne», mais qui ajoute, quelques pages plus loin, que «le PQ devrait [...] s'employer dès maintenant à faire grandir cette souveraineté à l'intérieur du cadre fédéral par des arrangements ponctuels» et qui conclut en affirmant: «Si l'impasse actuelle dans les relations Québec-Canada devait se prolonger, la sécession serait la seule option». Vous saisissez? Il faut faire la souveraineté parce que le fédéralisme n'a pas rempli ses promesses, mais il faut la faire à petits pas, par des arrangements ponctuels avec le fédéral, et si ce qui a déjà échoué échoue, il faut faire la souveraineté! En d'autres termes: on ne veut pas vraiment la faire, mais il va falloir la faire si la dernière tentative de la faire sans la faire ne fonctionne pas. «Pour moi», écrit Brière, «la souveraineté du Québec ni le fédéralisme ne sont des absolus.» On veut bien, mais pas au prix de la confusion démolitratrice.

C'est pour «assumer toutes nos responsabilités sociales et nationales»

qu'il faut faire la souveraineté, écrit encore Brière. Cela étant, attention, ajoute-t-il: le Québec est déjà un pays! Et le summum de l'inconséquence est atteint quand il conclut: «On ne peut à la fois être et vouloir être.» Quelle est donc, alors, cette souveraineté à faire (vouloir être) si elle s'applique à une réalité nationale déjà constituée en pays (être)? Sa conclusion, qui est juste, détruit ses prémisses. Pour appuyer sa tortueuse proposition, Brière cite de Gaulle, qui aurait dit «que nous étions un pays libre». Gaston Laurion, dans sa postface très critique, relève cette errance de l'essayiste: «Il s'agit là d'une interprétation tendancieuse des mots de de Gaulle qui, eux, allaient dans le sens de nos aspirations au lieu de traduire une réalité déjà existante.»

On ne saurait reprocher à Marc Brière son engagement intense et sincère dans la recherche de solutions nuancées et constructives à l'impasse qui caractérise notre situation nationale. On ne peut toutefois que souhaiter qu'il fasse de l'ordre dans ses idées. En l'état, sa parole ajoute plus à la confusion qu'elle ne stimule.

louiscornellier@parroinfo.net

LE PQ, UN PARTI EN SURSIS
Marc Brière
Éditions Varia
Montréal, 2003, 150 pages

SEXES n.m. ◊ cul (vulg.), entre-cuisse ou entre-cuisse(s), entre-jambe(s), organes/ d'amance (vx) de la reproduction/ génitaux/ sexuels, parties honteuses (vx) intimes/ nobles/ sacrées/ secrètes (vx), pudenda (méd. et vx ou iron.) ◊ masculin • boutique (fam.), membre viril, pénis, verge, virilité > bourses • partie, vx ou litt. cétis, fascinus ou fascinum, fouteiro, ithyphalle, linga ou lingam ou lingham, lituus, phallos, phallus, priape, terza gamba, vit • enf. bécôte, berdonnette (rég.), broquette (vx), guiguu ou guiguite (vx), petit oiseau, pipi, pissette, quéquette ou quiquette, quique, robinet, zézette, zigounette, ziozo, zizi, zoizo, zoute • vx ou rég. alumelle, appareil, arbalète, arc, arillon, aricle, artilerie, asticot, bagueotte, baigneur, balayette (infamale), bazar, bibelot, bidault, binou, bistouquet, bistouquette, boute-joie, brandon, burette, calabistr, canari, canette ou cannette, canne-à-papa, carabine, carotte, chandelle, cheville (vivifiante), chinois, clarinette, colichemarde, coquette, coquin-ravageur, cornemuse, cravon, créateur, dague, dard, dardillon, darrac ou darraque, défonceuse, (le) devant, dille, dragonneau, écouvillon, engin, épinette, fibre, flageolet, flèche, frétillante, froiteuse, gaillarde, gibelot ou guibelet ou guimbelet, goujon (frétilant), goupillon, gourdin, guiche, guise, guiseau ou guisot, histoire, jacquot, jambe du milieu, Jean Chouart, Jean nu-tête, lame, lavette, lézard, lime, marteau, mentule, moineau, mont-chauve, organe, outil, pain-au-lait, paquet, père frappart, pinceau, pipe, piquet, pistolet, plantoir (d'homme), pointe, porreau, poisson rouge, pré-cieuse, quenouille, quille, radis, rat-sans-pattes, ravissante, robinet (d'amour), rossignol (à gland), sabre, saint-frusquin, saucisse, scion, service trois pièces, tarumette, tromblon, trombone, trompe, trompette, truite (de Schubert), turbututu, vier

• parmi les très nombreux vocables arg. et grossiers attestés en langue écrite affaires personnelles, agace-cul, andouille-à-colroulé, andouille de caloir, anguille (de caloir/ de calbar), asperge, banane, héquille, bifteck roulé, bigoudi, bijou-defamille, biroute, biscuit, bite, borge, borte, bourre, bout, braque, braquemart, Charles-le-Chauve, chauve à col roulé, chaire, chipolata, chopine, chopotte, cigare (à moustaches), coco, colonne, darrac ou darraque, flûte (à boules), frérot, gaule, gland, macaroni, manche (à balai/ à couilles), marsouin, matraque, merquez, moineau (dans la culotte), neud, nouille, œr, os-à-moelle, paf, panais ou panet, panoplie, papillon du Sénégal, piège à mémé, pine, polar, popaul, queue, scoubidou, tebi, tête-chercheuse, teube, thermomètre à moustaches/ à perruque, tige, tricotin, tringle (d'acier), trique, yoyo, zeb, zébi, zibar, zifilet, zigomar, zigouffette, zob, zobi et tout être ou objet oblong ou fusiforme pénétrant et ou contondant ayant valeur suggestive quant au terme de référence

• québ. outre les mots et locutions ci-dessus, assicte, bâton, besette, bête, bibitte, bisoune, boîte, bonhomme, bourzaille, bras de vitesse, brimbale au brimballe, canon, cartouche, chioane, coude, coune, criquet, doigt, douille, drigaille, flamberge, fléau, fusil, goupille, graine, guenet, guili-guili, hose, jack, kyok, moulin, note, nuce, ourlouf, patente, péteux, pinouche, pissencaille, pissoutte, pitoune, pompe, porreau, shaft, six-pouces, spode, swibine, troussien, zizoune ◊ féminin • parties externes caroncules myrtiliformes, hymen, grandes/ petites lèvres, mont-de-Vénus, pénis, pubis

• > clitoris • > nymphés) • > vulve • parties internes ovaires, trompes, utérus ou matrice, vagin

BERTAUD DU CHAZAUD

dictionnaire de synonymes et mots de sens voisin

ÉDITION 2003 2004

QUARTO GALLIMARD

1876 pages, 39,95 \$

Avec ce volume de 60 000 entrées et environ 1 000 000 de synonymes, mots de sens voisin et locutions Henri Bertaud du Chazaud, le plus inventif des lexicographes, propose un outil d'un genre nouveau, inventaire inépuisable de la langue française, dont le système de renvois pousse le jeu à l'infini. Livre de référence d'autant plus indispensable qu'il retient sans préjugés, outre le vocabulaire classique, les mots et locutions appartenant aux métiers, aux patois, à l'argot, relevant de l'injure parfois, du XVI^e au XXI^e siècle.

QUARTO GALLIMARD

PIERRE BEAUCHESNE

LE CHANT DES MORTS

TOME II • UN CHEMIN DE CROIX SUBVERSIF

Le présent ouvrage présente la suite des mémoires fantaisistes de Pierre Beauchesne. Ayant tourné le dos à tout ce en quoi il avait cru jusque-là, le jeune défroqué se trouve confronté à la modernité, aux femmes émancipées, à l'esprit scientifique. Avec la liberté, il découvre l'homosexualité, l'alcoolisme, la folie et la confusion.

312 pages • ISBN 2-922245-59-4 • 27,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA WWW.VARIA.COM

JEAN-MARIE POUPART

J'écris tout le temps

par besoin, par plaisir, par passion

Qu'on ne se méprenne pas sur la teneur de cet essai au style vil, à l'image des romans de Jean-Marie Poupart. Ce ne sont pas les récriminations d'un écrivain aigri ni d'un intégriste de la Littérature avec un grand L. C'est tout simplement le clair énoncé des préoccupations d'un amoureux sincère de la littérature, qui voudrait qu'on lui redonne la place qui lui revient de droit. Rien que ça. Tout ça.

Stanley Péan, *Le Libraire*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC

FINALISTES AU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL Catégorie jeunesse

SOULIÈRES éditeur

gigi

GIGI Mélissa Ancil

J'AI VENDU MA SŒUR

J'AI VENDU MA SŒUR écrit et illustré par Danielle Simard

BLOC-NOTES

Murs noirs

Michel Tremblay, j'ai beau le suivre, bon cru, mauvais cru, en prose ou au théâtre, il m'étonne parfois. Tenez! Sur les planches du Quat'sous cette semaine, devant *Impératif présent* (suite tardive au *Vrai Monde*), je l'ai retrouvé à travers une pièce dotée d'une structure inédite pour lui, si dure en son propos d'incommunicabilité désespérée. On aurait dit que le dramaturge avait frappé soudain un mur tout noir.

Dans ce drame en deux temps, père et fils échangent leurs rôles sur fond de dévouement haineux, de ressentiment incurable, atroce, sans pardon possible. André Brassard, le vieux compagnon affaibli par la maladie, nous y sert une mise en scène aussi minimaliste que le décor, pour un affrontement qui n'en est pas un. Plutôt deux soliloques criant sans fin dans le désert d'une chambre d'hôpital.

La pièce aura sans doute son lot de critiques plutôt négatives. Il lui manque une scène finale, un acte ultime porteur d'une conclusion, d'une réconciliation peut-être, ou juste d'un appel d'air. Le texte, à travers ses répétitions voulues, semble un peu atone, mais il enfonce un clou qui résonne en nous.

Ce qui m'a frappé cette semaine au Quat'sous, c'est à quel point Tremblay change de langage et de ton quand il aborde l'univers du père, à quel point le continent maternel fut pour lui plus fécond, plus truculent, plus surréaliste, plus inspirant que le territoire paternel. Dans *Impératif présent*, où fils (Robert Lalonde) puis père (Jacques Godin) affrontent leur vis-à-vis réduit à l'impuissance de l'aphasie, le vocabulaire n'est plus le même, soudain plus sec, sans les sacres, les cris, les rêves collés aux jupes de la



Odile Tremblay

maman. La rédemption du Tremblay créateur est venue des femmes: grosses, agitées, aimantes, généreuses, fantaisistes. En cela, il est emblématique de son peuple, sous tutelle de matriarcat, avec une femme en figure de proue et un homme mal accroché qui rame en arrière.

Le père québécois a inspiré chez nous des œuvres en ligne de fuite, poursuivant la figure d'un tuteur échappé: le père absent, le père humilié, le père castrateur, le père impossible à contenter, le père manquant de tous les fils manqués. Tant d'artistes ici ont écrit des pièces et des romans, tourné des films pour gagner le respect et l'approbation de ce père-là, demeurant les mains vides, étreignant un fantôme qui se dérobe sous leurs doigts.

On dit de notre cinéma qu'il est celui de la quête impossible du père, que Gilles Carle et tous les autres l'ont déclinée sur tous les tons. En ce sens, le récent *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger, semble une vraie libération. Enfin à l'écran, un géniteur présent,

aimant, trop aimant, d'ailleurs! Mais pareille lettre d'amour au père constitue une rareté chez nous. Mères lumineuses, pères de l'ombre; tel est le leitmotiv habituel, collé à nos réalités d'ailleurs, transmis au théâtre comme partout.

Impératif présent crie encore ce besoin d'un acquiescement paternel. Et dans la pièce de Tremblay, le mépris vibre dans les deux camps: le père moins instruit que le fils, souffrant du regard accusateur posé sur lui, rongé par son frein de mortification; le fils en carence perpétuelle d'une bénédiction, rendu furieux de frustration. Et les paroles impossibles à dire qui ne furent jamais échangées à temps. L'animosité, le fiel. Air connu. «Famille, je vous hais!», disait Gide.

En création, ce sentiment de haine-là, souvent latent dans la vie, peut devenir un monstre de rancœur, comme dans cette pièce de Tremblay, étouffant dans son huis clos. Toutes ces œuvres consacrées aux pères démissionnaires parlent des vieilles plaies nationales toujours ouvertes. Mais l'art n'est-il pas fait pour ouvrir une trappe de libération afin de nous entraîner ailleurs, plus haut, plus loin en déviant son monde? On s'interroge.

Famille pour famille, j'ai éprouvé un vrai malaise, loin de la fiction, plutôt du côté de la vraie vie carburant au drame pur, en parcourant *Ma fille Marie*, le livre que Nadine Trintignant a consacré à sa comédienne de fille rouée de coups à Vilnius par son compagnon. À cause de la vitesse à laquelle ce livre-là fut écrit. Il sort si vite après cette mort terrible du 1^{er} août... La souffrance, la révolte, la haine à vie d'une mère qui a perdu sa fille

dans des circonstances inacceptables éclatent à chaque ligne, mais aussi les remords de n'avoir pas deviné la violence subie par sa Marie, malgré les signes de son désarroi. «*Quelque chose d'obscur, que je sentais sans pouvoir le nommer, était tombé sur toi comme le voile noir des veuves*», écrit cette mère qui n'a pas su voir et ne se le pardonnera jamais, et qui déteste l'assassin de tout son cœur brûlant.

Le malaise s'accroît lorsqu'on découvre la petite feuille volante insérée dans le livre par l'éditeur de chez Fayard, qui tâche tant bien que mal de se protéger contre les poursuites de Bertrand Cantat, le présumé meurtrier que Nadine Trintignant, hors d'elle, appelle meurtrier tout court à pleines pages du livre. Et comment lui reprocher de le faire? Les preuves sont là, les aveux faits, l'horreur étalée.

«*Éditeur rappelle qu'en vertu des articles 6-2 de la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et 9-1 du Code civil, toute personne est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie jusqu'au tribunal*», lit-on sur cette feuille-là. Et pareil jargon juridique prudent posé sur une tragédie sans nom donne envie de pleurer d'absurdité.

J'ai exploré des univers tristes cette semaine, frappé des murs noirs dans le froid de l'automne. Ils parlaient de familles, de rendez-vous manqués et de haine. Et je me suis dit qu'il devait exister, par-delà les nuages, une sorte d'apaisement et que la seule voie possible, c'était sans doute d'apprendre à le chercher, même à travers les pires brouillards, avec une éclaircie au bout. Qui sait?

otremblay@ledevoir.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les frissons de l'automne

CAROLE TREMBLAY

Même si les Français connaissent maintenant l'Halloween, avouons-le, leur façon de fêter la Toussaint nous apparaît encore bien «amateur». *Halloween Crapaudine* témoigne avec humour de cette incompétence en matière de festivités. Aurore revient de l'école un 31 octobre, habillée en fantôme. Elle déteste ça, comme elle déteste la soupe à la citrouille et tout ce qui entoure cette pseudo-fête qui est l'Halloween. En chemin, Aurore le fantôme et sa maman rencontrent un cow-boy et la sienne, leurs nouveaux voisins américains. Pendant que les mamans font connaissance autour d'un thé, Billy entraîne Aurore dans la traditionnelle tournée des appartements. *Trick or treat...* Mais à chaque porte où ils frappent, les enfants se heurtent à l'ignorance des citoyens de la V^e République devant le rituel halloweenien. Quand Billy leur explique qu'ils doivent donner quelque chose à manger, chaque voisin y va de ce qu'il trouve dans son placard. Aurore et son cow-boy se retrouvent rapidement à tirer des poches remplies d'escarots en boîte et de tubes de mayonnaise. Ils sont bizarres, ces Français, ne peut s'empêcher de s'étonner le jeune Américain. Mais de haricots secs en poisson congelé, les deux lurons font bientôt la rencontre d'un drôle de militaire d'au moins un siècle et demi, qui leur fait passer un bien étrange moment. Un petit roman fort distrayant, ma foi.

Halloween crapaudine, Susie Morgenstein, École des loisirs, collection «Mouche», 62 pages (à partir de 7-8 ans).

pinceau plus tard, le gentil spectre retrouve le sourire. La force de Florence Langlois réside dans la sympathie irrésistible qui émane de ses personnages. Son fantôme n'a pas plus de chance d'effrayer qui que ce soit que l'attachant petit bonhomme vert qui se cherche un ami.

Le Fantôme et les formes et *Le Petit Bonhomme vert et les couleurs*, Florence Langlois, Albin Michel jeunesse, 12 pages tout-carton (à partir d'un an).

Les «Essentiels Milan» sont de petits livres documentaires extrêmement bien faits, qui présentent leurs sujets de façon claire et, surtout, intéressante. On sent — ce qui n'est pas toujours le cas en documentaire jeunesse — qu'on ne fait pas que livrer de l'information en vrac, mais qu'une pensée organisée a présidé à la rédaction de l'ouvrage. Cette fois, ce sont les monstres et les peurs qui sont passés au crible de l'analyse socio-anthropo-historique. D'où viennent les sorcières? Les vampires? Et les fantômes? Pourquoi et comment l'intelligence humaine engendre-t-elle des monstres qui correspondent aux peurs de son époque? Un peu d'histoire, un brin de science, un rien d'étymologie, et la lumière se fait sur les hideuses bestioles qui hantent les cauchemars, les rendant du coup beaucoup moins menaçants. Un lexique, un quizz, une bibliographie et même un guide pour aider le jeune à faire un exposé en classe complètent l'ouvrage. Idéal pour les sceptiques du Québec en herbe, ou pour démonter ceux qui ne le sont pas assez.

La Vie des monstres, sorcières, vampires, loups-garou, Stéphane Fratini, Les Essentiels, Milan Junior, 37 pages (à partir de 9 ans).

Pour terminer, notons la parution d'une nouvelle édition d'un classique russe, l'histoire de la sorcière Baba Yaga. Un bel album cartonné, à dos toilé, illustré à la slave, avec des couleurs chaudes qui tempèrent un peu l'inquiétante étrangeté qui s'en dégage.

Baba Yaga, texte de Rose Celli, illustrations d'Anne Buguet, Père Castor, Flammarion, 32 pages (à partir de 5 ans).

VITRINE DU DISQUE

Le sourire de la musique

MOZART

The English Concert, direction: Andrew Manze. Harmonia Mundi HMU 807280 (distribution: SRI)

Voilà le disque qui rend heureux, le disque pour tous, de 7 à 77 ans (et plus...)

L'English Concert, longtemps mené par Trevor Pinnock, a été pris en charge par Andrew Manze, le violoniste inventif, auquel on doit notamment un incontournable disque Biber, tout juste réédité à petit prix (Harmonia Mundi également).

Le programme est ici des plus classiques: *Une petite musique de nuit*, *Serenata Notturna*, *Une plaisanterie musicale*, plus un *Adagio et fugue* et un *Menuet et trio*. Ce qui l'est moins, ce sont l'engagement et la joie de jouer Mozart qui émane de cette petite merveille. Voilà un CD qui n'a pas été enregistré juste parce qu'*Une petite musique de nuit* se vend bien, mais parce que des musiciens avaient envie de communiquer avec leurs auditeurs, à travers Mozart, par l'entremise d'œuvres heureuses ou sereines, bucoliques ou détendues. Une plaisanterie musicale dépasse en bonheur ce que nous avions entendu, sans toutefois verser dans la gaudriole; *Une petite musique de nuit* rayonne de bonheur. Les instruments anciens ne sont jamais agressifs, les tempi respirent. Le son, que ce soit en CD ou en SACD multicanal, est parfait. Et, surtout, nous captive ce sourire. La (stupide) question «La Joconde était un disque?» vient de trouver une réponse...

Christophe Huss

LALO : SYMPHONIE ESPAGNOLE

Maxim Vengerov (violin), Philharmonia Orchestra, direction: Antonio Pappano. EMI 5 57593-2.

Le retour du grand Maxim Vengerov! Après un petit flottement dans sa carrière et quelques expérimentations pas toujours couronnées de succès avec l'œuvre de Jean-Sébastien Bach, on retrouve le grand violoniste que nous avions connu chez Teldec dans les concertos de Mendelssohn, Bruch, Tchaïkovski et Glazounov, incontestables sommets de sa discographie. Il nous présente aujourd'hui le meilleur disque gravé jusqu'ici pour son nouvel éditeur, EMI.

Vengerov empoigne la *Symphonie espagnole* comme l'a fait autrefois, à San Francisco en 1945, Menuhin accompagné par Monteux. Il n'en fait pourtant pas une pièce de virtuosité vaine. Ce qui compte dans l'œuvre de Lalo, ce sont le charme, le panache et le raffinement. Tout est une question d'équilibre entre ces ingrédients, afin que la musique ne soit pas af-



SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Maxim Vengerov

fligée de langueurs inadéquates ou transformée en parent pauvre du *Concerto* de Tchaïkovski. Dans une vraie prise de position par rapport à la partition, Vengerov et Pappano dosent tout cela avec flamboyance et justesse, pour un résultat assez théâtral, mais très vivant et fourmillant de surprenants détails.

Le complément est idéal, avec un 3^e *Concerto* de Saint-Saëns et un *Zigane* de Ravel qui bénéficient des mêmes verve et inventivité et de cet ingrédient suprême mais rare: la classe.

C. H.

ÉTOILE DU NORD

Le miracle médiéval, compositions de Gauthier de Coinci. Anne Azéma: chant, vièle à roue; Shira Kammen: vièle, rebec, harpe. Calliope HM76.

Moyen Âge, âge moyen entre deux réalités que Pétrarque a défini entre l'Antiquité et la Renaissance, voilà bien une période qui peut nous intéresser, dans le foisonnement des esthétiques des totalitarismes et de ce qui va advenir, en recherche d'une unité perdue. Ce disque de mode ancien parle très fort aux oreilles d'aujourd'hui. La musique y est non seulement belle, mais tellement semblable à ce que les compositeurs de notre temps souvent nous offrent qu'on se trouve curieusement interrogé par cette sensibilité. Une certaine musique populaire actuelle se trouve ici curieusement déclassée: nous sommes dans le même ton, avec en plus des frissons autrement plus jolis que ce que les folkloristes pensent donner, car, pour qu'il y ait plaisir, cette époque demandait assurément au moins un peu de science — cruel défaut de nos temps musicaux qui ne s'en soucient guère. Voilà un disque qui fascine et qui montre l'irréductible actualité de tout ce qui est vrai, peu importe l'époque de la création (et de la récréation, car les visions d'interprétation fluctuent parfois avec la mode, sou-

vent avec les connaissances — ces dernières abondent ici).

François Tousignant

CHANSON

JUST BECAUSE I'M A WOMAN SONGS OF DOLLY PARTON

Artistes divers Sugar Hill (Fusion III)

Dolly Parton en a deux, c'est entendu. Deux oreilles pour entendre, deux narines pour sentir. Et même du talent pour deux. Au-delà des fameux roberts qui elle arbore si souverainement, sous ce gros rouge qui lui tache les lèvres et sous cette perruque si bouffante qu'on la croirait fille de Barbie et de Bibendum, il y a en effet la vraie de vraie Rebecca Parton, de Locust Ridge (Tennessee), qui écrit depuis 1971 ses propres chansons et pas des moindres. Chansons de cœur et chansons de cœurs brisés, chansons féministes et chansons d'épouses tristes, elle en a tout un tas, et pas mal de chanteuses s'y sont un jour reconnues au point de vouloir écrire les leurs. En voilà douze, et pas des moindres non plus.

Nommons-les toutes, la liste parle d'elle-même: Sinéad O'Connor, Emmylou Harris, Norah Jones, Alison Krauss, Joan Osborne, Shania Twain, Kasey Chambers, Shelby Lynne, Allison Moorer, Me'Shell NdegéOcello, Melissa Etheridge, ainsi que la toute jeune Mindy Smith, qui chante fort joliment mais pas assez douloureusement ce grand morceau de désespoir amoureux qu'est *Jolene*. Bons points pour l'effort. Ce n'est certes pas la douleur qui manque à Etheridge, laquelle ose reprendre *I Will Always Love You*, la ballade tord-boyaux entre toutes les ballades tord-boyaux que popularisa le film *The Bodyguard* en 1992, et en tire tout le jus sans jamais hausser la note. Bien évidemment, chacune se surpasse, et j'aime tout sauf l'étrange sort fait à *Two Doors Down* par NdegéOcello: Sinéad se passe carrément sur le corps dans la bien-nommée *Dagger Through My Heart*, Emmylou offre *To Daddy* avec toute l'élégance et toute la tendresse dont elle est capable, et même Shania révèle la pure chanteuse country qu'elle pourrait être dans l'exquise *Coat of Many Colors* (avec Alison Krauss et Dolly elle-même aux chœurs, un régale d'harmonies). Mais c'est la reprise finale, par Dolly Parton, de l'explicite *Just Because I'm A Woman*, une de ses premières chansons, qui rappelle l'essentiel, à savoir que cette femme s'est toujours montrée incroyablement nue. D'où la façade Dollywood: quand on écrit comme ça, il faut se protéger.

Sylvain Cormier

l'état du monde

2004

Annuaire économique et géopolitique mondial
23^e édition

Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires

Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète

Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire

Entièrement renouvelé

La Découverte / Boreál

672 pages • 29,95 \$

www.editionsboreal.qc.ca

en collaboration avec

LE DEVOIR

95th anniversaire

La poesía tiene la palabra

liberté

Karine Hubert • Brigitte Le Brun Vanhove • Margarita Contreras • José Asunción Silva • Luis Vidales • Aurelio Arturo • Eduardo Carranza • Jorge Gaitán Durán • Rogelio Echavarría • Jotamario Arbeláez • José Manuel Arango • Giovanni Quessep • Darío Jaramillo Agudelo • María Mercedes Carranza • Piedad Bonnett • Juan Manuel Roca • Renata Durán • Sonia Nadhezda Truqu • Alvaro Mutis • Humberto Jarrín • Catalina González • Luis Mizar Mestre • Fredy Chicangana • Hugo Jamioy • Jorge Miguel Cocom Pech • Marc André Brouillette • Pierre-Yves Soucy • David Cantin • Patrick Lafontaine • René Viau • Marie-Andrée Lamontagne • Luis Carlos Fernández • Christian Monnin

www.revueliberte.ca